

# ROMANS

*Une vie mise en roman*

## La garçon-fille

### EXTRAIT

C'est décidé, à cinquante et un ans, je tourne la page ! Je quitte enfin ce monde de la nuit qui m'a tant donné, du plaisir à l'argent, sans pour autant me permettre de trouver plus de sérénité. Je suis fatiguée de cette vie de bohème, de strass et de paillettes... Je viens juste d'avoir cinquante ans et je vais dire adieu aux planches.

Je suis une déprimée chronique mais j'ai l'intime conviction d'avoir réussi ma vie, d'être allée au bout de mes objectifs, palier par palier, pour atteindre l'impossible : être une femme dans toute sa beauté. Belle, épanouie, très féminine, très gaie, aucun regard masculin ou féminin, n'effleure sans indifférence ma plastique si attirante, que je sois en scène ou à l'extérieur au gré de mes promenades. Je catalyse tous ces yeux impudiques ou curieux posés sur moi. Mais les autres ne peuvent s'imaginer le poids de mon fardeau existentiel, une charge qui m'opprime dès que je me retrouve seule dans ma chambre d'hôtel au petit matin. A peine ai-je fermé la porte que les fantômes de ma vie me hantent, agitant les chaînes d'un vécu qui me font toujours aussi mal.

Je suis une artiste lasse, vivant dans une solitude tenace qui souffre au quotidien à cause d'une singularité qui n'a de cesse de me torturer. A ma naissance, je suis née avec une ambiguïté qui a causé un tel dégât dans mon esprit qu'en grandissant, alors que j'avais tout pour me réaliser, j'ai à plusieurs reprises perdu pied. A l'adolescence, me détruire parut l'inéluctable solutions. Ce choix radical fut entravé par des secours inopinés ; s'ensuivirent des lendemains douloureux cloutés de regrets.

Différente des autres, homme ou femme bien défini, j'ai dû me protéger, créer un caparaçon de faux-semblants pour qu'on me laisse tranquille, jusqu'à ce que l'opération, à l'âge de trente-quatre ans, vienne libérer mon corps. Jusque-là, pour me préserver des autres, j'ai dû m'enfermer, mettre des barrières car je n'étais ni un homosexuel, ni un travesti, mais une femme affublée de l'attribut masculin. Pour ma tranquillité psychique j'aurais tant aimé connaître une vie différente ! Mais comment faire quand, dès le départ, la nature se trompe...

Avec les ans l'habitude essaie, tant bien que mal, de patiner les aspérités de mon existence, sans bien sûr y parvenir, car trop souvent je me retrouve au fond du trou. Là, dans l'ombre de mes idées noires, j'oublie même qui je suis, ce que je fais, au point de devenir exécration avec mes proches. C'est ainsi, il m'est difficile de contrer cette descente dans les affres dépressives, je n'ai trouvé qu'une seule solution : m'habituer au Yo-Yo de mes crises existentielles sans trouver la brèche salvatrice pour enfin m'en libérer.

Mais ce soir, je suis bien, un peu fébrile car cette représentation va sûrement susciter des larmes et du vague à l'âme. J'ai décidé, après onze ans de cabaret, comme strip-teaseuse professionnelle, de quitter ce monde de la nuit, superficiel et hypocrite. J'ai pris cette décision pour essayer d'entrouvrir une autre voie, moins tumultueuse, moins exposée,

plus en phase avec ce que je suis, une femme voulant se promener au grand jour sans craindre d'être reconnue.

A force de m'exposer sur les tréteaux de mon spectacle chaud en sensations, les hommes ont pris l'habitude de vouloir m'accaparer virtuellement comme un produit de consommation rapide dans un fast food d'envies salaces. Le moindre de mes regards posé sur eux est interprété comme une invitation à une coucherie torride, ce qui m'oblige, avant de quitter l'endroit de ma prestation, de changer d'apparence. La rousse devient blonde ou parfois brune... A tout moment, au dehors, j'ai la hantise d'être reconnue et accostée prestement, sans égard. J'ai l'angoisse qu'un client de la veille, encore émoustillé par mon spectacle, s'en prenne à moi dans la rue, surtout lors de mes passages dans les petites ou villes moyennes.

Mais peu importe, à partir de demain, cela appartiendra à mon passé d'artiste. J'apprendrai tout doucement à oublier cette crainte bien vite je l'espère, supplantée par le plaisir de me promener sans crainte n'importe où. Il faut que je me ressaisisse, que je me concentre sur mon dernier numéro pour honorer mes patrons du cabaret le *Roy Gêrôme*, à Ajaccio, qui sont tristes de me voir quitter ce métier que j'ai tant aimé. Dès qu'ils ont appris ma décision, ils n'ont eu de cesse de vanter mes qualités, de m'affirmer avec force que je restais toujours aussi séduisante, mais leurs arguments n'ont eu aucun effet. Mon demi-siècle d'âge m'a fait comprendre qu'il était plus sage de tirer ma révérence avant de me retrouver hors piste par un marchandisage dès plus virulent. Représenter l'éclat de la jeunesse, de la femme fatale que l'on voit s'effeuiller sur scène sans jamais pouvoir la toucher, m'est devenu de plus en plus pesant. Ma déontologie, garante d'une prestation recherchée et belle esthétiquement s'est affrontée à une société qui c'est radicalement modifiée en quelques années. Avec la libération des mœurs, l'indécences a été mise en exergue ; le sexe cru s'est offert aux consommateurs. Fini la strip-teaseuse qui suscite l'envie, le désir, dans une charmante chorégraphie... L'érotisme vulgaire s'est répandu avec les demandes d'une clientèle changeante qui veut consommer rapidement au lieu d'attendre patiemment que monte en eux la puissance du désir suscité par le visuel. Ma profession s'est dégradée avec une mise progressive au rencard pour laisser la place aux danseuses topless, de dix-huit, vingt ans, à la beauté du diable, aussi nues qu'un ver dès leur apparition. Ainsi va le monde ! La strip-teaseuse se faisait doubler par les danseuses topless...

Ce soir, parmi d'autres artistes je dois subir la présence dans ma loge de trois belles écervelées, aux courbes agréables qui n'ont de cesse de m'importuner. Si elles ont la taille et les mensurations des danseuses du Crazy Horse, il leur manque la finesse et la prestance dans l'exécution de leur numéro. Quand ce n'est pas l'une, c'est l'autre qui prend le relais de la plaisanterie à deux sous, copie conforme de leur exhibition.

« Hé l'ancienne, c'est quand la retraite... Laisse ta place aux jeunes, tu mégotes... T'as vu comme t'es vieille !... »

Toutes ces niaiseries les poussent à rire comme trois idiots, aidées en cela par l'absorption d'alcool fort que dénoncent leurs pupilles rétrécies et brillantes.

« Hé l'ancienne, ta place est en gériatrie... Chaque jour doit te coûter cher en maquillages ?... »

Ces belles poulettes, prêtes à faire du dégât chez la gent masculine, commencent à m'agacer sérieusement. Si je n'ai rien à redire sur leur belle plastique, sur leurs seins toujours arrogants, leur langage vulgaire, en phase avec leur prestation topless, m'indispose vraiment.

« Hé la vieille, c'est ringard ta façon de te déniper, les gus veulent du nu intégral, mets-toi à la page... Ils veulent que cela pulse, du porno, ils veulent du sexe... »

Impassible, je les laisse s'adonner à leur méchanceté verbale, sachant qu'à mon âge, elles seront depuis longtemps hors du circuit. Concentrée sur mon maquillage, je n'entends même plus cette diarrhée verbale d'une jeunesse attirée par le strass, les projecteurs, et l'argent facilement gagné. Ces trois jeunes filles abusent d'un capital fragile, leur corps, dans un dévergondage outrancier où tout habit a tendance à glisser vers le bas ; la peau nue ne les effraye pas. Rien ne rebute ces « jeunettes » inexpérimentées, ni la fiesta, ni le champagne bu à la table des clients, elles sont formatées pour le plaisir fugace, la fête à outrance, au détriment d'une carrière à long terme.

Moi, dans mon coin, je regardais ces nouvelles venues de l'œil critique du professionnel tenu à exécuter son œuvre dans la règle de l'art. Elles avaient beau faire, beau dire, leur plastique physique n'égalait en rien ma prestation qui suscitait d'autres sensations que l'appétit bestial de l'être en rut. Sur scène, ma présence captait l'attention des spectateurs tout en titillant leur libido que je n'avais de cesse de stimuler sans pour cela me dégrader dans un quelconque acte de pornographie. J'étais une artiste, une vraie, très consciencieuse, très professionnelle qui n'admettait pas une entrée sur scène sans un habit et un maquillage impeccables... Tout cela n'aurait pu s'affirmer dans la durée sans une rigueur digne d'un corps d'armée et un quotidien presque monacal. Que de stress emmagasiné pour seulement essayer de rester au top, de tout faire pour que le spectacle reste à la hauteur et dépasse même la quête du spectateur voyeur... Mais en retour quelle joie, quelle chaleur intérieure quand le silence tombe sur une salle jusqu'ici bruyante de bavardages et de verres qui se choquent ! Quelle jouissance quand le seul fait d'apparaître sur scène fait se taire une clientèle chahuteuse un tant soi peu alcoolisée, toute offerte à la prestation de l'effeuilleuse. A ce moment-là, on croit presque entendre dans la gorge la salive que la glotte a du mal à avaler tant l'être est capté, captivé par l'exhibition suggestive à souhait. Que d'orgueil enivrant quand le patron vient dans la loge me féliciter avec ces mots : « *Ma chérie, bravo ! Tu es la meilleure, grâce à ta prestation, le champagne, comme chaque soir, coule à flots en salle...* » Tout cela me stimule, me donne ce courage de m'astreindre, tel un sportif de haut niveau à des exercices au quotidien, à une hygiène de vie stricte pour paraître au mieux de ma forme tous les soirs vers minuit... Je m'interdis toutes sorties, tout alcool et tout produit qui dégrade la personne, préférant le repos réparateur, une bonne nuit de sommeil. Mais, il m'est impossible de l'expliquer à ces trois gamines impudiques qui s'amuse à vouloir me blesser par leur paroles. J'aurais tant aimé leur transmettre mon savoir-faire pour qu'elles se protègent des requins qui tournent autour de nos métiers seulement pour consommer de la chair fraîche, puis qui laissent tomber l'intéressée dès la venue d'une première ride. Tant pis pour elles, à chacun sa destinée !

Il est 22h 30.

Dans moins de deux heures je serais en scène, et déjà la salle se remplit d'hommes d'affaires en goguette, de couples et de messieurs seuls, tous sont là pour le final de la soirée. Le maître d'hôtel, toujours aussi efficace, va de table en table, prenant commande des premières bouteilles de champagne, alors que les entraîneuses stimulent de leur présence, très déshabillée, la consommation en bulles onéreuses. Les deux pestes se sont tuées, elles aussi doivent se soumettre au maquillage, à leurs préparations et ce semblant de silence dans la loge laisse entendre le bruit de fond d'une musique douce mêlée aux rires et aux paroles des clients.

J'aime bien ce son diffus qui annonce que bientôt le début du spectacle va commencer, que je vais faire mon exhibition, avec ce challenge fou : mener la salle tout le long de mes effets à ôter. Fait étrange, il vient en moi en même temps ce maudit trac, toujours aussi violent, qui n'a jamais cessé malgré mes onze années de strip-teaseuse en tant que professionnelle. J'ai le trac ce soir pour l'ultime fois...

L'angoisse de l'artiste consciencieux, du perfectionniste à l'extrême, glace mon corps qui pourtant se couvre de beaux dessous, de beaux habits à enlever tout doucement, au rythme de mes déhanchements et mouvements suggestifs. J'agace mes collègues avec ma forme d'athlète, surtout les plus jeunes qui n'ont rien compris au marathon de la vie. Elles sont trop pressées et essayent d'en soutirer au plus vite les plaisirs, trop souvent destructeurs, sortant, fumant, buvant... Pour durer, il faut s'économiser, entretenir ce bel outil de travail qu'est le corps, par une rigueur comportementale, une hygiène de vie sans failles. Sans cela, je serais déjà hors circuit comme bon nombre de mes collègues au foie cirrhosé, vieilles à trente ans suite à l'abus d'interdits et de toxiques en tout genre.

Je sais que ces « gamines », qui représentent la relève, rigolent quand je leur conseille : *« Mes cocottes, si vous voulez durer comme moi - regardez-moi j'ai cinquante ans - soyez abstinentes... Attention aux nombreuses sorties, aux repas, à l'alcool, à la cigarette, à la drogue... Mais surtout dormez tout votre saoul ! Une bonne et longue nuit de sommeil est le meilleur cosmétique féminin... Ecartez-vous des gogos, soyez aimées pour ce que vous êtes et non pas pour votre plastique de rêve... Faites attention, mes chéries, aux sirènes de la prostitution, à l'argent facile, et ne couchez jamais avec un client de la boîte où vous travaillez... »*

Mais la « vieille », comme elles me surnomment, n'est pas écoutée, trop ringarde à leurs yeux, malgré ma durée dans ce métier. Elles préfèrent me jalouser pour ma contenance assurée dans la vie et sur la scène où je capte l'attention des regards des deux sexes. Parfois certaines ont osé me copier, prendre à leur compte mes chorégraphies, mes textes, ma gestuelle, fer de lance de ma prestance, mais le succès escompté se transformait vite en une parodie grotesque. Chez moi, ce n'est point de l'acquis mais de l'inné, j'ai ça en moi depuis ma prime enfance, où, dans la cave, je m'ingéniais à mimer les stars du moment, les chanteuses à voix.

J'avais une facilité déconcertante à monter et à tenir les aigus au point d'agacer mes parents et voisins de m'entendre ainsi chanter. De plus j'aimais bouger, me déhancher, mais chez moi ce n'était pas grotesque ; une certaine classe émergeait de mes pas comme si des cours m'avaient été donnés.

Ce soir, comme à chaque fois, j'ai le trac... Mais aujourd'hui il est différent, car plus tenace, plus douloureux dans mon ventre, ça me serre à partir du sternum. Pourtant j'y suis habituée, je sais qu'une fois sur les planches, il s'en ira et m'attendra en retrait de cette scène attirante et subjuguante pour celle qui se montre tout en cachant l'essentiel, une féminité que bon nombre d'hommes, et aussi de femmes, souhaiteraient caresser. Devant mon miroir, un tantinet morose, je pense à un homme, à Pierre-Jacques, rencontré par hasard lors d'un repas, très loin d'ici. Sa tête ronde, sa petite moustache et son regard presque fuyant quand il me regarde n'a de cesse de le hanter. De penser à lui j'en frissonne, je me réchauffe d'envies très charnels, d'être dans ses bras et ne plus bouger, puis je tremble à l'idée que lui de son côté m'a peut-être oublié. C'est incroyable comme il me manque alors que je ne sais de lui que peu de chose, car nous nous sommes que très peu vu et parlé.

Je m'égare dans ce sentiment étrangement possessif, égoïste de la captation de l'autre pour son propre plaisir. Je m'accapare sa personne sans réellement savoir s'il y a communion entre nous, une osmose de cœur... J'échafaude dans ma tête des projets de vie en commun sans savoir si nous sommes faits l'un pour l'autre et s'il veut que l'on vive ensemble. La déraison de mon esprit explose d'un millier de scénarii, synopsis imparfaite de ma sensation purement subjective mais portant la synthèse parfaite de l'anathème existentiel : je l'affirme Pierre-Jacques est l'homme de ma vie. Puis une fois avoir atteint l'apogée de mon souhait le plus cher, ma certitude retombe irrémédiablement dans le doute, je dégringole palier par palier jusqu'au chaos de ma déprime, sans pouvoir modérer ses effets, images de noirceur, de douleur de n'être pas comme les autres.

C'est fou d'être ainsi, mais je n'y peux rien, je suis condamnée à subir cette machine à broyer d'un esprit malmené tout au long de mes jeunes années. A force d'avoir été malaxée d'incompréhension, d'avoir compris, sans l'assumer car trop jeune, l'inversion des sexes, je me suis enterrée virtuellement pour me protéger. Mais ce replis sur soi-même était au quotidien confronté aux quolibets des garçonnets et aux interrogations perfides d'adultes se demandant à hautes voix si j'étais du féminin ou du masculin. Brinquebalée sans ménagement dans une société où tout doit être conforme à la majorité et sans ambiguïté sur sa réalité, je n'ai pu atteindre la stabilité, tant mon cerveau s'usait à chercher le ciel bleu d'un lendemain changeant. Je l'avoue à mes dépends, il a fait et il fait souvent gris dans mon existence... Pourtant ce garçon accroché depuis peu aux aspérités de mon cœur éclaire mon avenir, il est comme la lumière d'un phare dans une mer démontée qu'aperçoit un matelot d'un navire désespéré. J'ai peur de ne pouvoir l'atteindre, tant tout cela me paraît inaccessible avec un final prévisible couler dans l'immensité de mon désespoir. A la seule réminiscence de son sourire, de ces petits yeux ronds qui paraissent si triste, l'accroche cœur de ce qu'il est, me donne espoir d'entrouvrir la fenêtre d'un nouveau départ. Pourtant moi, qui n'ai eu de cesse d'être en liberté, de veiller à ne pas me faire enfermer dans une

quelconque cage dorée, je recherche aujourd'hui la prison à oiseaux protégé d'invisibles barreaux, sentiments indicibles de la passion d'un homme envers une femme.

Ce soir, je doute de notre sentiment amoureux, tant cela est si frais... Mais penser qu'il m'aurait oubliée à jamais, me glace d'effroi. Sa présence, qui ravage tant mon esprit au quotidien, s'est révélée à moi lors d'un repas chez Henri, un ami. J'étais chez lui pour me reposer quelques jours, à Layrac près d'Agen, dans sa maison secondaire. Là, au milieu d'autres gens attablés, j'ai remarqué un être aux yeux merveilleux. Ce fut comme l'éclair d'une soudure au chalumeau, une source de chaleur rougeoyant nos êtres, une brasure unissant deux pièces de métal... Quel étrange contact ! Nous eûmes une attirance commune nous laissant pourtant à distance, derrière une barrière de timidité, tant je l'impressionnais. Toujours tirée à quatre épingles, mon habitude de la scène, mes attitudes comportementales, m'affublaient d'une prestance de femme attirante à l'accès improbable.

Durant cette agape toujours soignée, avec l'échange de bons mots arrosés de Buzet, chacun de nous deux, tel des étrangers, s'est occupé des vis-à-vis et des voisins de fourchette. Ce soir-là rien ne s'est passé, seul un échange de sourires, de sensations aériennes qui allait et venait entre nous, sans que l'on eût ressenti le besoin de nous parler ou la volonté de nous toucher. Puis le jour suivant, comme par enchantement, à plusieurs reprises, dans cette petite ville nous nous sommes croisés au rendez-vous d'une amitié qui se transcendait à notre insu en quelque chose de plus important. Les mots trébuchants au début, banals à souhait, vinrent briser cette sphère angélique du silence, source rayonnante d'émotions physiques. Elle était créatrice d'imageries subliminales d'envie d'aller plus avant dans la relation, dans le partage d'un corps à corps d'affections.

A chacune de nos entrevues, nous paraissions plus proches que jamais, sans vraiment bousculer la décence en outrepassant ce rituel d'amoureux qui palier par palier se rapproche avant de se coller. Nous parlions, nous parlions plus que de raison tant j'avais hâte de le découvrir, de savoir qui il était, mais surtout de lui narrer ma vie. En bon auditeur, Pierre-Jacques déjà amoureux, à l'écoute de mon flot de paroles, sage et attentif, buvait mes dires comme un délice sucré. Je lui racontais ma vie actuelle de strip-teaseuse sans jamais pousser trop loin, de peur de l'effrayer, omettant sciemment de dire que la personne qui lui fait face était née, tel que lui, garçonnet... Comment lui exprimer, sans jamais le blesser, qu'en grandissant, me vêtir d'habits féminins m'était devenu aussi naturel qu'à une femme sans pour autant que je sois un travesti... Que dans ma tête tout se négociait au féminin, même le fait d'uriner et que, sans ce maudit appendice masculin atrophié dont m'avait affublée l'extravagante nature, j'étais femme dès mon premier souffle de vie... Bien sûr, jamais je ne lui ai parlé de mon opération, de mes souffrances dues à cette ambivalence d'une femme catégorisée comme homme à la naissance. J'ai eu trop peur de l'effrayer, qu'il me ferme le cœur de son émoi, me rejetant telle une paria. J'ai tellement besoin d'être aimée, j'ai besoin de lui comme lui de moi.

Dans ma loge, j'ai le doute qui me ronge, qui dégrade ce sentiment si puissant, peut-être ne m'aime-t-il pas ? Je termine mon maquillage tandis que, non loin de là, le reste de la troupe, humoristes, magiciens, jongleurs, danseurs et danseuses de caractère, percussionnistes se concentrent. Devant mon miroir, alors que je pense à lui, à ce peu de temps passé en sa présence, mon corps se glace et se réchauffe en même temps. Je suis

transie tout en étant en ébullition aux seuls souvenirs des bons moments passés et à l'idée qu'il m'aurait oubliée... Je l'ai même invité à séjourner avec moi, une semaine, même seulement un week-end sur l'île de beauté... Sa réponse à mon invitation fut : « *On verra, on verra...* » Mais le temps a passé, il n'a pas fait l'effort pour se libérer comme il me l'avait promis, comme je l'avais tant espéré. Au téléphone, il n'a su que m'opposer son impossibilité de lâcher son commerce..., avec en prime ces mots laconiques : « *Tu peux comprendre non ?...* » J'ai eu l'envie de lui raccrocher au nez, de lui crier : « *Non ! Je ne peux pas comprendre...* » tant j'avais anticipé sa visite, nos retrouvailles dédiées à l'intimité, à l'union des émotions.

Aussitôt j'ai replongé dans le pessimisme de mon cerveau, j'ai tout de suite pensé que c'était cuit, j'avais mal au cœur de ce refus car dans ma vie, peu de gens m'avaient approchée comme lui. A trop vouloir se protéger des autres, j'avais érigé des barrières, pensées infranchissables, toujours plus hautes, toujours plus sécuritaires. Mais cet être charmant, d'un regard, les avaient laminées : face à lui elles n'étaient plus que poussières de bois, défenses inutiles.

Dès le début de notre relation affective, j'ai perçu, venue de sa famille une inimitié corrosive : ses deux sœurs, plus âgées que lui ne m'aimeraient jamais. Elles me trouvaient trop sophistiquée, trop femme, et de plus j'avais quinze ans de plus que leur frère. Elles pensaient à tort que j'étais une intrigante, une mangeuse de dot, intéressée plus par les billets de banque que par le bonheur de Pierre-Jacques. Lui, dans nos tête-à-tête, me confiait que depuis la mort de ses parents dans un accident de voiture, étant devenu le gérant de l'établissement, bon nombre de filles du cru lui tournaient autour. Elles ne voyaient que le commerçant attrayant, mais, lui, ne voulait pas d'elles. Peut-être qu'inconsciemment, il m'attendait.

Ses sœurs, vieilles filles tant au quotidien que dans leur tête, vieilles avant d'en avoir l'âge, poussaient à la roue. Toutes offertes à l'entreprise, à sa pérennité, elles n'avaient qu'une idée en tête, marier le petit frère de trente-cinq ans, pour que naisse l'héritier. Outrepasant les nombreux refus de leur cadet, elles continuaient à sélectionner et à proposer des postulantes au mariage qui serait plus de raison que d'amour. Agacé par tant d'intrigues galantes, même pour assurer une descendance mâle, Pierre-Jacques refusait systématiquement toute union...

### *Quatrième de couverture*



Cette histoire est vraie ! J'ai prêté ma plume pour l'aider à dire sa vie...

J'ai choisi le style romanesque pour que vous puissiez la lire jusqu'à la fin, tout en percevant la détresse qui peut-être est la vôtre ou a été la vôtre.

C'est un récit de vie, un témoignage d'espoir pour ceux qui, dans le malheur, n'ont pas réussi à entrouvrir la porte d'un certain bonheur.

Née fille dans un corps de garçon, mon héroïne a mis trente-cinq ans pour se faire réhabiliter – changer d'identité - devant la justice de son pays, suite à son opération au Maroc.

Après une adolescence difficile, deux tentatives de suicide, une première carrière de coiffeur chez Delgrange à Lille, puis chez Dessange à Paris, elle est devenue strip-teaseuse à succès jusqu'à l'âge de cinquante ans. Mais la gloire a son revers, si l'apparence rayonnait, son psychisme en prenait un coup. Plus elle était adulée, plus elle était sollicitée, plus la peur que l'on abuse d'elle, qu'il se produise un dérapage, que l'on lui fasse du mal, s'amplifiait.

Même aujourd'hui, en 2003, à l'âge de soixante-huit ans, si elle donne l'impression de vivre bien dans sa peau, ce n'est qu'une apparence. Elle reste toujours en « autoprotection » dans sa carapace, imprégnée de la crainte du qu'en dira-t-on si les autres apprenaient la vérité.

Bien sûr, elle aurait pu faire comme tant d'autres, s'exposer, clamer haut et fort : « *Je suis née fille dans un corps de garçon... La chirurgie réparatrice m'a donné mon sexe de femme, refusé par la nature...* » Bien sûr elle pourrait, elle aurait pu le claironner dans les médias, à la télévision, mais le mal qu'elle recevrait en retour par les gens jaloux, petits et mesquins, la tuerait, la laminerait...

Aimée n'est pas une bête de foire que l'on expose, que l'on regarde d'un œil interrogatif, une bizarrerie à faire jouir les pervers en tous genres... Non ! C'est un être humain qui souffre de cette anomalie et qui flirte – qui a flirté – en permanence avec le monde de la dépression. Pour une vie utile, avant que ne vienne la mort, elle s'est dit : « *Il faut que je témoigne afin que cela puisse servir aux autres, leur dire de bien réfléchir avant de franchir ce pas irréversible de la chirurgie réparatrice. Se faire opérer n'est pas la panacée !... Il faut d'abord se préparer mentalement...* »

Aimée vit à présent au calme à la campagne pour son équilibre, entourée de l'affection de son cher compagnon, de sa chienne, de ses oiseaux et de sa collection de poupées, celles que l'on ne m'a pas offertes dans son e

## D'Erzeroum à Shanghai

- 1879 - 1946 -

*Itinéraire de mon père arménien*

### EXTRAIT

**E**n cette fin d'année 1879, alors que Grégoire Tchakalian quitte précipitamment sa boulangerie en courant, la nuit commence à peine à tomber sur la ville d'Erzeroum, envahie d'un froid glacial venu des hautes montagnes environnantes. La rudesse de ce climat importe peu à cet homme de taille moyenne, à la trentaine vive, au visage buriné, mangé d'une barbe épaisse, tout à son empressement. Ici, à mille neuf cent cinq mètres d'altitude, la froidure d'un 1<sup>er</sup> octobre n'étonne personne.

Depuis ce matin Grégoire se montre d'une humeur irritable, il a la tête ailleurs et même pétrir la pâte lui pose problème. Un messenger de six ans doit venir lui annoncer la nouvelle qui le fera le plus heureux des hommes mais le gamin n'est toujours pas arrivé... Le boulanger essaie, sans y parvenir, à penser à son travail, mais ne peut que sursauter et souffler de dépit à chaque entrée d'un client. Déçu de ne point voir celui qu'il attend fébrilement, il retrouve son regard anxieux, perturbé de symptômes de nervosité qui l'empêchent de tenir en place. Parfois même, il se surprend à parler seul : « *Que fait-il ce maudit gamin ? Il ne fait pas une éternité pour faire deux kilomètres...* »

Loin de toute cette anxiété, le petit Mehmet, un malicieux ottoman de six ans, lui aussi attend mais reste imperturbable. Faisant fi des soucis des adultes, le gosse sait que rien n'a plus de valeur que la récompense qu'il recevra en échange de ce menu service : une petite brioche dorée et sucrée à souhait. Il a bien sûr entendu toutes les vilénies que les grands proféraient à propos des Arméniens, toutes ces mauvaises paroles sur ce peuple de « veules, de voleurs... », mais son voisin n'en est sûrement pas un, vu qu'il est un boulanger et qu'il lui donne du pain et quelques douceurs à chaque service rendu.

Il se fait tard...

Grégoire est au bord de l'implosion tant la journée lui a paru longue et l'attente difficile. Assis aux écritures, il s'efforce de remplir consciencieusement son livre de compte lorsqu'il aperçoit son petit messenger. Sans même dire un mot à Beytullah, son aide turc, qui répond aux demandes d'une cliente, il délaisse aussitôt son gagne-pain pour se rendre sans tarder au lieu de l'heureux événement.

Son envie d'arriver au plus vite est freinée par la raison et un instinct de survie qui lui intiment l'ordre de ne surtout pas bousculer, ni même d'effleurer malencontreusement un « turban blanc », à la sensibilité épidermique depuis que l'empire ottoman prend l'eau de toute part. Soldats ou habitants turcs, tous deviennent de plus en plus irritables et n'ont de cesse de réprimer durement la population arménienne.

Alors Grégoire se doit de rester prudent, même si en ce jour si important, il aimerait culbuter ces gens en pleine discussion, ces femmes hésitantes devant un étal, et surtout ce conducteur qui bloque la grande rue marchande avec son attelage et entrave sa progression. Bien qu'il vitupère intérieurement, il essaie de ne pas se départir de ses habitudes courtoises, de ne pas tomber dans le piège menant à la correction sauvage, ce qui est arrivé à son ami Serop qui en a perdu la vie. Son allégresse se ternit un instant à l'évocation fulgurante de ce dramatique événement.

L'algarade non recherchée résulta d'un simple mauvais pas qui fit trébucher Serop contre un groupe de « turbans blancs », déclenchant alors la rossée meurtrière. Plus l'homme se défendait, plus il argumentait, sans y parvenir, de sa bonne foi, plus les coups redoublaient de la part de ces soldats aux regards haineux. Quelques compatriotes, très minoritaires en nombre dans la foule, et venus à son secours, furent tenus en respect par des armes sorties de leur fourreau. Grégoire appartenait à ce groupe impuissant qui ne put que subir avec passivité ce lynchage en règle.

Tandis que Serop agonisait dans une mare de sang, la fureur retomba et le plus gradé des agresseurs s'approcha de notre attroupement d'Arméniens, si reconnaissables avec nos turbans bleus aux raies blanches ou rouges. Plein de morgue et fort de sa puissance, il hurla : « *Vous auriez dû tous partir l'année dernière avec les troupes russes comme la plupart de vos chiens de frères ! On ne vous veut plus en Anatolie, vous n'êtes que des agents russes, des traîtres...* »

Atterrés, nous avons ramené Serop chez lui, peinant sous le poids du corps inerte de cet homme à la corpulence impressionnante. Quelle impression de désespoir à notre arrivée quand sa femme et ses enfants reçurent la macabre visite. Sans commentaire, sinon nos dérisoires paroles de réconfort, nous avons laissé un nouveau logis de notable endeillé, avec la certitude que ce crime avait été programmé. Ce meurtre allongeait la liste déjà conséquente des disparitions d'hommes politiques engagés, relais actifs de la diaspora qui œuvrait auprès des grandes puissances pour l'indépendance de l'Arménie.

Nous venions de perdre un tribun remarquable qui nous avait fait rêver lors de réunions privées au fond de son entrepôt de cuir et de tapis, bien à l'abri d'oreilles indiscretes. Là, de sa voix puissante, Serop nous commentait avec fougue les événements survenus dans le monde ottoman en déconfiture, comme la déroute de l'armée turque, qui partie réprimer la révolte des populations chrétiennes de Bulgarie et de Bosnie voulant l'indépendance, s'était faite malmener par l'intervention des grandes puissances et de la Russie. « *Vous verrez, mes amis, que notre liberté viendra avec nos frères russes...* » Il ne se trompait pas, car la Russie, entrée en guerre le 27 avril 1877, profita de cette aubaine pour marcher sur la capitale de l'empire ottoman, pris en tenaille par les armées tsaristes, venues du Caucase. Le rêve s'était transformé en une réalité palpable lorsqu'aux portes d'Erzeroum étaient arrivées les troupes tsaristes avec, à leur tête, des officiers arméniens comme Ter Ghougassov ou Loris Mélikov. Nous étions fous de joie, d'une liesse indescriptible, pensant qu'ils nous apportaient ce vent de liberté, sur « le modèle bulgare »... Le sultan Abdul Hamid II demanda d'ailleurs sans tarder l'arrêt des hostilités lorsque, le 20 janvier 1878, les Russes s'emparèrent de la ville d'Andrinople (aujourd'hui Édirne), à 200 km de la capitale turque, Istamboul.

Serop, toujours lui, toujours aussi puissant dans des diatribes avec ses collègues notables, crut dur comme fer qu'enfin notre nation serait reconnue, avec la venue des plénipotentiaires à San Stefano, dans la banlieue d'Istamboul.

*« Ça y est, mes amis, enfin je vous l'affirme, nous sommes sur le bon chemin de l'indépendance, comme les Bulgares... Ce traité de San Stefano du 3 mars 1878 instaure une Grande Bulgarie indépendante, du Danube à la mer Égée... Le sultan doit céder aussi au tsar la Dobroudja et une partie de l'Arménie (Kars et Batoum). Avec ces nouvelles amputations, qui suivent l'indépendance de la Grèce et l'autonomie de la Serbie..., oui, je vous le dis, la Turquie perd une grande partie de ses dernières colonies d'Europe... »*

Mais il ne savait pas que le tsar Alexandre II avait imposé un protectorat de fait sur les peuples balkaniques et rêvait à une prochaine annexion de Constantinople, la « deuxième Rome », ce qui contrariait l'empereur autrichien François-Joseph 1<sup>er</sup>, et surtout le Premier ministre britannique Benjamin Disraeli qui craignait que la Russie n'entravât bientôt la route des Indes et le canal de Suez. Londres menaçait Moscou d'une guerre...

Le chancelier allemand Bismarck saisit alors l'occasion pour se poser en arbitre des relations internationales, proposant l'ouverture d'un Congrès.

*« Mes amis, je viens de recevoir la partie du traité de San Stefano qui nous concerne, nous aurions pu avoir mieux, c'est-à-dire « l'autonomie administrative » mais cela nous a été refusé. Par contre j'ai le plaisir de vous lire l'article 16 ! Ecoutez, bientôt nous serons libres... Car il est stipulé la nécessité de réformes administratives, sous le contrôle de la Russie, puissance occupante, pour garantir la sécurité des Arméniens des provinces orientales... »*

Tous s'accordèrent à penser que ces nouveaux envahisseurs, reçus comme des libérateurs, apporteraient avec eux un vent de liberté et que « le modèle bulgare » leur serait acquis. Mais ce projet fut mis à mal lors du congrès de Berlin, du 13 juin au 13 juillet de la même année : la Bulgarie était réduite des deux tiers, les Ottomans récupéraient la Roumélie, la Macédoine, la Bosnie-Herzégovine..., tandis que les Russes acceptaient, contre des compensations territoriales, le retrait de leurs troupes d'Anatolie orientale avant même l'application des réformes du traité de San Stefano, celles-ci étant dévolues à la seule responsabilité de la Sublime Porte...

Ainsi finissait le rêve d'indépendance des provinces orientales de l'Asie Mineure habitées par des Arméniens, avec la naissance, la décennie passée, de mouvements séparatistes qui se radicalisèrent alors. Même si Grégoire n'était qu'un acteur involontaire de ce bouleversement historique, toutes ses conséquences bouleversaient son quotidien de boulanger si impuissant face aux événements qui le submergeaient. N'étant ni un soldat, ni un rebelle, il essayait tant bien mal de trouver sa place dans ce chambardement en restant le plus possible dans son royaume de farine, d'eau et de levain. Là, sa vaillance et son tour de main attiraient une clientèle diversifiée à croire que, pour apprécier son pain, tout le monde se ressemblait, peu importait alors la couleur du turban.

A l'heure des deux fournées quotidiennes du fournil, la différence du dehors s'oubliait sur le pas de la porte pour renaître malheureusement à la sortie de la boutique. Si dans son commerce Grégoire était respecté, même par les Ottomans, sorti de son environnement, il redevenait un simple Arménien qu'un yatagan pouvait transpercer de part en part. Alors usant d'une prudence de félin, il cherchait par tous les moyens d'éviter tout début de conflit et de ne pas fréquenter les lieux où les risques paraissaient les plus importants.

C'est pour cela qu'agacé par tout cet encombrement et les risques éventuels, Grégoire a préféré délaissé la rue principale pour les ruelles adjacentes, chemins de traverse de sa tendre enfance où, avec ces petits camarades, il jouait à courir après le vent pour l'attraper. Mais aujourd'hui, il ne joue pas en se précipitant vers ce qui le rend si joyeux et fait briller ses yeux de mille feux. Il voudrait aller aussi vite qu'un destrier, mais ses jambes refusent d'accélérer sur cet itinéraire tortueux qui n'a plus de secret de plus si longtemps. Il pourrait le prendre les yeux fermés, tant il est ancré dans ces gênes depuis des lustres, depuis que ces lointains ancêtres se sont arrêtés dans cette ville arménienne posée au milieu de nulle part, sur ce plateau anatolien. Comme lui, ils commerçaient dans cette ancienne cité caravanère, austère, bâtie de pierres sombres, située entre l'Anatolie, la Perse et les ports de la mer Noire, ce qui en explique l'importance commerciale et stratégique.

Essoufflé, l'homme s'est arrêté pour respirer un instant près de la grande mosquée « Ulu Cami », avant de repartir avec Mehmet qui, moins de dix minutes auparavant, d'un signe de la tête et d'un large sourire, avait sonné le départ de cette course effrénée.

A peine eut-il franchi le pas de la porte qu'il fut accueilli chaleureusement par la famille et quelques voisins fiers de la naissance du premier enfant de la maison. Le bébé était là, à gazouiller, près sa mère alitée.

« C'est un garçon, mon mari, je te présente ton fils Bédros ! »

A peine eut-elle tendu l'enfant à son père qu'elle sombra dans une cascade de larmes.

« Ne sois pas triste Maroussia, tu as mis au monde un très beau garçon, que veux-tu de plus ? »

Il s'était approché de sa femme pour la cajoler, mais ses attentions chaleureuses n'arrivaient pas à calmer les pleurs de la jeune mère.

« Oui je sais, mais comment être gaie quand notre pays est en guerre, que le peuple Arménien est si malmené ? »

— Calme-toi ma douce Maroussia, c'est un grand jour aujourd'hui... Nous sommes encore vivants et robustes, un Arménien sait ce qu'il doit endurer avec l'espoir de lendemains prometteurs. Faire des enfants, c'est aussi résister ! Lui, peut-être, verra notre pays devenir une Nation... Ou alors il partira comme bon nombre de nos frères à l'étranger... »

**D**épassés par tous ces événements, la famille Tchakalian essayait de se fondre dans cette société ottomane, de plus en plus répressive, sans y parvenir. Impossible de rester neutre, de s'adonner au commerce en gardant des œillères, tant l'insécurité n'avait de cesse de progresser dans les campagnes offertes aux pillards kurdes ou tcherkesses. Aucune force de police, aucun régiment de l'armée ottomane ne contrait ces perpétuelles agressions, ces pillages suivis de viols et de massacres des populations. Personne ne semblait s'intéresser à ce désastre humanitaire que dénonçaient les pétitions des villageois, des patriarches, qui restaient lettres mortes à la Sublime Porte. A croire que le sultan Abdul Hamid attendait le chaos pour mettre de l'ordre dans son pays devenu une poudrière depuis le départ des Russes et la redistribution des cartes géopolitiques des nations.

Lasses de tant de désinvolture et d'atrocité, des organisations d'autodéfense, non autorisées, trouvèrent naissance pour s'opposer à cette volonté délibérée de détruire le peuple arménien. Tout allait à vau-l'eau... Le quotidien, même à Erzeroum, s'alourdissait d'une mauvaise relation avec les Turcs de la ville, sauf ceux qui commerçaient. Eux aussi étaient touchés par les effets néfastes d'une pression fiscale ascensionnelle, d'une corruption de plus en plus instituée à tous les échelons et par les méfaits de ces bandes armées qui attaquaient les convois de marchandises.

Mais Grégoire garde l'espoir que bientôt tout s'améliorera, que le pouvoir central accordera ce que son peuple attend : une autonomie tant économique que religieuse dans les provinces (*vilayets*) arméniennes. En fervent chrétien, il croit à son idéal humaniste, que la raison fera loi face aux intérêts du seul Islam, alors que cheminent allègrement l'idée d'extermination du peuple arménien et la volonté d'éradiquer du territoire la Croix pour le Croissant rayonnant.

Si ses convictions religieuses le soutiennent dans son idéal, il commence pourtant à douter du bien fondé de sa non-violence affichée alors que certains de ses frères prônent la lutte armée, certains même sont entrés en dissidence dans les montagnes. Pour ces derniers, mieux vaut faire parler la poudre que les diplomates et accepter le sacrifice total pour la « Sainte Cause ». Ils savent que sous le couvert d'une intrusion, soi-disante incontrôlée, de bandes armées étrangères, une guerre de religion est déclarée. Sans coup d'éclat pour alerter les grandes puissances, plus occupées à gérer en priorité leurs propres intérêts coloniaux, ils seront oubliés.

Ainsi, au fur et à mesure des années, ces Arméniens réfugiés dans leurs montagnes deviennent sûrs de dominer, comme du haut d'un puissant bastion, les défilés et les plaines où s'avance le chemin de fer de Bagdad. Car le massif arménien, précédé par les montagnes du Zeïtoun et les crêtes de l'Amanus et du Taurus, commande les passages difficiles par où le

commerce et les armées sont obligés de passer pour descendre des plateaux anatoliens vers la Syrie et les vallées du Tigre et de l'Euphrate...

L'éveil d'une conscience nationale et politique par la propagande a bien atteint Grégoire, comme nombre de ses compatriotes, sans pour cela le convaincre de prendre les armes. Il préfère parier sur le bon sens commun, disant que l'insécurité et la guerre sont mauvaises alliées du commerce dont le pays a tant besoin pour se refaire une santé financière, et que, bientôt, reviendra la réconciliation...

Confiné dans son espoir démesuré, Grégoire essayait donc d'oublier tous ces conflits, et son couple, tout à la joie de la venue du premier enfant, continuait tant bien que mal à vivre et à côtoyer les voisins ottomans. Avec ceux, mitoyens de leur logis, par chance, rien n'avait changé : ni incivilité à dénoncer, ni récrimination à relever. Ils restaient respectueux de l'intégrité d'autrui et chacun vivait sa foi dans la reconnaissance de l'autre, n'oubliant pas, aux moments forts de leurs religions respectives, d'échanger des présents et de partager un repas en commun.

Dans ces moments de communions polis, tous faisaient abstraction de la politique, des événements tragiques, afin que la discorde n'entamât pas le bon relationnel avec son proche voisinage. Parfois, autour de la table, les silences devenaient pesants, surtout lorsqu'un père de famille usait de son autorité envers un de ses membres qui s'était laissé aller à un début de discussions politisées en présence d'invités de confession différente.

Si Grégoire gardait l'espoir que le conflit cessât bientôt, il se laissait gagner par le doute au gré des informations de plus en plus alarmantes venues de son Eglise, des membres de sa communauté en relation avec la diaspora active et politisée. Quitter son pays, il ne le souhaitait pas, sa vie était ici. Par contre, pour en avoir longuement parlé avec Maroussia, son enfant et ceux qui viendraient de leur lit, devraient impérativement recevoir une bonne éducation et surtout parler plusieurs langues. Cela serait aussi bénéfique pour le commerce que pour émigrer loin vers la liberté, le jour où vraiment, comme le prédisaient certains, la situation se dégraderait irrémédiablement en Anatolie orientale.

Aussi, dès l'âge requis, le petit Bédros Tchakalian fut inscrit à l'Ecole Chrétienne, où il se familiarisa avec peine avec l'instruction, tant la pression parentale pesait sur ses épaules : « *Bédros, il faut que tu apprennes, il faut que tu saches tout pour t'en sortir dans ta vie... Il y a un ailleurs qu'ici en Anatolie, mais il faut savoir...* » L'élève, perturbé par la volonté parentale et son impossibilité à assimiler tout ce qu'on lui demandait, fut comme bloqué dans sa petite tête. Il traînait les pieds lorsque sa mère l'amenait chez les frères, il pleurait beaucoup, jusqu'à ce qu'un des enseignants réussisse à libérer l'enfant. Alors, Bédros, comme par enchantement, comprit le b.a.-ba de l'enseignement, tout lui devint facile et sa faculté d'emmagasiner le savoir et la connaissance fit la fierté de ses parents. Pourtant il n'était pas le meilleur des élèves, peut-être parce qu'il rêvait un peu trop, tout lui était bon pour s'évader, au point d'en oublier parfois son travail d'écolier.

Il aimait aller dans les rues à la rencontre des commis voyageurs aux physiques si différents des autochtones, des marchands aux habits et aux parlers étrangement beaux. Souvent, il restait là à écouter cette nouvelle musicalité verbale et, à force d'entendre ces sons étrangers, le mécanisme du bilinguisme faisait son travail de décodage et d'enregistrement. Ainsi il arrivait à suivre les conversations, dans des langages des plus

divers, révélant aussi son don et sa faculté de pouvoir répondre aux demandes de l'environnement, même inconnu. Toujours aux aguets, prêt à rendre service, Bédros, sans même qu'on l'y ait convié, s'insérait donc dans les discussions, servant d'interprète balbutiant, ce qui ravissait les deux parties, souvent des commerçants, acheteurs ou vendeurs.

Par sa spontanéité et sa bonne frimousse d'enfant espiègle, Bédros recevait pour cette aide des piécettes qu'il s'empressait d'offrir à sa mère, toute heureuse que son petit se montrât aussi débrouillard. Puis l'enfant continuait sa pérégrination de perroquet vorace de nouveaux mots à cueillir de-ci de-là, au gré de ses périple empreints de curiosité.

Son esprit aussi volatil que l'éther allait plus loin que les montagnes environnantes, baragouinant dans ces jeux solitaires un mélange des phonèmes captés, un espéranto personnel, appris seulement en écoutant. Ses copains riaient d'entendre ce charabia incompréhensible qui, plus tard se révélera fort utile lors de ses lointains voyages. Mais pour le moment le petit Bédros amusait ses camarades par des récits épiques concernant des terres que même l'horizon n'avait pas rencontrées. C'était toujours là-bas, aux confins de l'infini, que son imagination puisait la matière à rêver, comme ce jour où il s'était fait capter par le frère Paul des Ecoles Chrétiennes.

Après une leçon de catéchisme, alors que la douzaine d'adolescents allait quitter le religieux, ce dernier les retint : « *Je vais vous montrer quelque chose d'extraordinaire, une preuve que Dieu existe...* » Les enfants, bouche bée, firent silence tandis que ce fin lettré ouvrait un livre, tout en parlant, par instants, la langue de France.

« Mes enfants, Dieu existe, car sans lui l'Homme, hommes et femmes confondus, n'aurait pu réaliser cela... »

Aussitôt des clameurs s'échappèrent des lèvres des élèves stupéfaits à la vue de la reproduction présentées.

« Voici la Tour Eiffel... Elle est faite d'un assemblage d'acier avec deux millions cinq cent mille rivets et pèse sept mille tonnes. Vous voyez là un triomphe technique... »

Bien sûr tout ce chapelet explicatif, trop complexe pour ces gamins de dix, onze ans, s'oublia vite, seule importait cette forme posée sur quatre pieds et montant fièrement vers le ciel. Face à ses trois cents mètres de hauteur, impossible de trouver à Erzeroum une chose comparable : ce n'était ni un clocher, ni une mosquée, ni un mât de bateau, ni une montagne...

« Dis, frère Paul, à quoi sert-elle la Tour Eiffel ? » demanda Bédros.

L'érudit expliqua qu'elle avait été créée seulement pour montrer l'évolution des techniques, la solidité d'un matériau, après l'Exposition universelle, elle serait donc rasée car inutile. Il dit rapidement qu'elle avait été construite pour la célébration officielle du centenaire de la Révolution de 1789, puis tourna une nouvelle page, révélant une découverte encore plus fabuleux : la Fée Electricité.

« Imaginez les enfants, le jour en pleine nuit... C'est comme si chacun aurait pris le soleil chez lui, qu'il l'aurait enfermé dans une boîte transparente comme l'eau claire... Finie l'ombre qui fait peur, fini de s'éclairer avec une bougie, quelque lampe à pétrole ou à combustion de graisse... Paraît-il qu'avec la Fée Electricité on pourrait éclairer toute une ville, faire rouler des véhicules sans atteler un âne, un cheval... Un miracle, mes enfants...

— C'est où ? Où l'on fait ces miracles, frère Paul ? l'interrompt Bédros, stupéfait.

— C'est en France, à Paris, dans l'Europe prospère. Regardez maintenant cette photographie... »

Les rires fusèrent à la vie de gens au teint jaunâtre dont les yeux semblaient étirés au point d'en cacher les pupilles, portant sur leur tête de drôles chapeaux coniques en paille.

« Ce sont des paysans chinois qui travaillent dans des rizières. La Chine est un pays immense aux noms magiques... Ecoutez les enfants : Zhanjiang, Macao, Hongkong, Fuzhou, Wenzhou, Shanghai... »

Au fur et à mesure que frère Paul égrainait les noms de ces villes côtières, un brouhaha dû à la surexcitation s'éleva, au point que frère Boghos fut obligé d'interrompre l'énumération de ces noms étrangers, à l'étrange musicalité. Les gamins, pliés en deux, communiaient ensemble dans une allégresse festive de rires infinis qui leur faisaient mal au ventre. Tous en redemandaient tant les sons entendus les amusaient, même Bédros se plaisait à répéter « *Shanghai, Shanghai...* »

Soûlés par tant de magnificences, les gamins rentrèrent chez eux. Bédros s'empressa d'en informer son père qui préparait le levain pour le travail du pain de la nuit. Ce dernier ne crut en rien à toutes ces histoires, ne pouvant comprendre toutes ces nouveautés trop loin de son quotidien.

« Au lieu de dire des sottises mon fils, prends le balai et nettoie la pièce... Comment peux-tu prétendre que des hommes ont bâti une tour aussi haute pour la détruire plus tard ? Cela a autant de sens que de capturer le soleil pour éclairer nos nuits... Apprends à faire du pain, ça oui, ça a du sens ! Frère Paul a dû se cogner la tête pour raconter de telles stupidités... Dépêche-toi et n'oublie pas les écritures sur le livre de compte, mon fils. Ça oui, ça du sens !... ».

Bédros, toujours aussi appliqué, oublia vite cette petite récrimination, de la part d'un père, qui comme sa mère, n'avait qu'Erzeroum comme horizon et un environnement pauvre en nouveautés depuis l'aggravation d'un conflit sans fin. Si auparavant la richesse de la ville attirait des caravanes marchandes et des commerçants cosmopolites, drainant avec eux les informations venues des autres mondes, le cliquetis des armes et les massacres avaient tout arrêté. Seule la frayeur liée à la terreur environnante entretenait les conversations...

## Jie Lan

### EXTRAIT

Alors que je soufflais, j'ai senti une main chaude prendre mon bras pour m'entraîner dans un recoin sombre. C'était ma guide... Surpris et ravi à la fois, sans opposer de résistance, je l'ai suivie dans son désir de relations très intimes. A peine ses lèvres s'étaient-elles posées contre les miennes que sa langue chaude et vorace s'entremêla à la mienne dans un élan fougueux et vorace, me coupant le souffle.

Impossible de réagir tant j'allais à son rythme, avec toujours un temps de retard sur ses envies. Au lieu d'être le maître, je devenais le sujet, malgré ma stature, ma force d'homme sportif, mise à mal par une sexualité entreprenante. Je savourais l'instant, tout offert à son envie, au vagabondage de ses mains, à ses lèvres qui n'en finissait pas de masser ma peau d'un millier de baisers. Je ne sais comment, par quel mouvement, je me suis retrouvé à même le sol, sur le dos, elle à genoux sans sa jupe, ni sa culotte, en train d'extraire mon pénis en mal d'espace.

Captif de sa main, il a disparu lorsque, à califourchon, elle s'est empalée sur ce sexe que je ne maîtrisais plus, avec des mouvements d'usure, faits et refaits par un bassin agité, qui fit monter trop vite en moi le plaisir répandu en elle. Ravie par ce furtif contact, après une bise, elle s'est levée, s'est apprêtée aussi vite qu'elle s'était mise presque à nu, pour rejoindre le groupe comme si de rien n'était, me laissant tout déboussolé.

Ainsi allongé, je suis resté de longues minutes à savourer ce viol si particulier, inopiné, avec les suaves souvenirs d'une fille goulue et experte dans les choses de l'amour.

#####

Une fierté de « papa gâteau » me faisait suivre ce cabri gambadant vers toutes ces nouveautés d'émerveillement ; j'oubliais même la raison de sa présence. Sans malice, elle exposait les courbes de son corps en des postures très attirantes. Même le personnel, pourtant discret, ne pouvait se détacher de ce spectacle mouvant, et les poses sculpturales accentuant la naïveté de la jeune Chinoise allumaient des yeux de braise, témoins d'un désir irraisonné.

Sensible au trouble ambiant, j'ai pris ma jeune compagne par le bras pour la hisser encore plus haut, pas tout à fait au septième ciel, mais presque. Ses lèvres ne purent que s'arrimer aux miennes, avec une telle fougue que j'ai perdu mon self-control au point d'oublier le lieu et ma condition sociale. Face à tant d'ardeur, j'ai dû me faire violence, repousser un temps ce jeu de langues, jusqu'à ce que l'ascenseur arrête sa montée et que dans le couloir reprenne une étreinte digne d'adolescents découvrant ce premier contact. Une faim insatiable menait la bouche de cette fille collée si près de mon corps que mon excitation ne pouvait lui être inconnue. Ses ondulations n'étaient des riens anodines, elles allaient et venaient en des caresses parfois plus abruptes, quand elles ne se montraient pas effleurantes,

à la quête d'un plaisir personnel, l'incitant à d'autres mouvements alors que ses lèvres me dévoraient le visage. J'ai craint que cet appétit sans retenue ne mette trop à nu notre sexualité. Nous étions, sur la moquette du couloir, comme deux bêtes impudiques toutes offertes à l'acte de l'accouplement...

J'ai dû mettre le holà, ouvrir la porte de ma suite, nouvel émerveillement pour la jeune femme, à la découverte de la chambre, de la salle de bains, tout en verre et marbre, d'un design très surprenant pour elle. Ma présence s'envolait, elle oubliait son envie de me consommer devant cette autre source de magnificence qui s'ouvrait à ses pupilles. Stoppée un temps par ce choc visuel, elle s'était retournée vers moi, toute resplendissante de joie comme une gamine recevant un cadeau. Elle m'offrit une simple bise sur ma joue droite avant de s'élancer à la découverte.

Elle fit virevolter dans les airs sa paire de chaussures devenue objets aériens avant de choir au hasard à même le sol, comme son blazer quelques secondes auparavant, dénudant ses bras fins en offrant un corsage peu rempli mais intrigant. Toujours aussi fascinée par le dehors illuminé, elle allait de vue en vue à la découverte de sa ville ainsi inconnue, comme l'oiseau découvrant des panoramas nouveaux. Sa façon de se comporter, face à ce spectacle, collée les bras en « V » et les cuisses écartées contre la structure de verre m'a offert sa sublime silhouette de femme, habillée à l'occidentale. Sa jupe courte bougeait et remontait suivant ses mouvements, découvrant des jambes gainées de bas de soie, une rondeur de hanches, un dos cambré, des épaules étroites couvertes de cheveux bruns très longs. Reprenant mes esprits, je me suis approché avec une coupe de champagne qu'elle s'est empressée de boire avec un rire sonore, sans prendre le temps de l'apprécier. Euphorique, grisée par cet environnement pittoresque et surprenant, elle entama un magnifique ballet exposant son corps. Ce fut si inattendu que j'ai versé par inadvertance ma coupe sur son buste, ce qui me fit découvrir deux petits seins aux mamelons défiant ma gourmandise. Elle m'a pris dans ses bras, me collant tout contre elle, me donnant un baiser fougueux à me couper le souffle. L'objet de son désir, le mien consistait à ne pas lui résister. Elle a continué à me dévorer... J'avais peur d'ouvrir les yeux, mais elle m'a laissé sur ma faim inassouvie pour courir vers la salle de bains.

Tel un chasseur, j'ai suivi sa trace, sachant déjà que, devant tant de faste et tant de glaces, elle serait comme l'alouette devant le miroir à se mirer de tous côtés.

Malgré le contact de la chaude moquette puis de la fraîcheur du marbre sous ses pieds, elle restait comme pétrifiée, à moitié dénudée, dans la pièce d'eau. Cet environnement de toute beauté attirait ses pupilles sans qu'elle décide à bouger, comme prisonnière d'envies paralysantes. Puis, à pas comptés, elle s'est dirigée vers les vasques du lavabo, cuvette transparente pour seulement laisser couler l'eau, regarder monter le niveau de son émerveillement avant de s'adonner à une ablution rapide. Le bain et sa vision panoramique sur les toits de la ville, elle pourra en jouir après, lorsque la fatigue du corps à corps l'aura assagi...

M'apercevant dans un des miroirs, la belle, un temps surprise, m'a offert un sourire alors que sa jupe tombait à ses pieds. Slip ôté, seuls résistaient ses bas à sa nudité intégrale... Je ne pouvais que réagir à un tel spectacle d'autant qu'elle semblait prendre plaisir à tant

m'exciter tout en restant toujours aussi captivée par la vue sans pareille qu'offre cet hôtel avec les parois de verre. Elle semblait être comme un poisson dans un aquarium...

Sans malice, appuyée au marbre de la baignoire encastrée, sa croupe mise en évidence bougeait doucement, capturant ma concupiscence, alors qu'au dehors ses yeux restaient captivés par la luxuriance des lumières. J'osais une approche, me positionnant derrière ce fessier qui trouva tout contre moi un contact des plus charnels sans qu'elle arrête de se trémousser. Mes mains commencèrent une caresse légère sur cette peau d'une douceur étonnante dont l'odeur, mêlée à un parfum inconnu n'avait de cesse de stimuler mes sens. Toujours aussi conquérantes, elles allèrent à la rencontre de la poitrine, des seins, tandis que mes lèvres butinaient son cou et se perdaient dans sa chevelure. Tout en moi devenait animal, rien n'était sagesse, respect ; j'étais pris par le désir d'un acte de chair primaire, encore tout habillé. Ce jeu pourtant subtil nourrissait des envies partagées, l'avant programme d'une suite annoncée, alors que la consentante, la soumise, n'esquissait aucun geste de retrait. Son dos paraissait encastré dans mon ventre, alors que je l'enserrais par les épaules, usant de la force, comme si je m'imaginais qu'elle pût se dégager de mon emprise. Plus j'essayais de la maîtriser, plus elle tentait de fuir, ou du moins s'opposer à cet emprisonnement, pourtant propice à lui révéler d'autres plaisirs plus intimes. Suivant mes pulsions, j'entamais un semblant de pénétration, un chaste accouplement, chaud et violent à la fois... Des râles significatifs, mêlés à des soupirs courts, alimentaient mes mouvements suivant ceux de ma partenaire, de plus en plus rapides, et de plus en plus hauts dans la jouissance. Chacun montait en pression ; je craignais une explosion dans mon pantalon comme un adolescent surpris par sa première érection. Comment arrêter le mécanisme, maîtriser cette pression qui monte et monte toujours, avec cette envie d'explosion, de dégagement d'un plaisir sans borne. Comment décrire un tel phénomène qui semble long dans le temps mais aussi court dans le vécu, avec ses conséquences si surprenantes dans l'organisme ?

Au fur et à mesure et tout au long de mes caresses, de mes coups de boutoirs simulés, la belle m'imposait un recul positionnant mieux sa croupe, ses jambes plus écartées recherchant de la stabilité. Son dos devenu presque plat m'obligeait à me détacher de ses seins pour trouver une autre prise et mener à bien la danse répétitive du va-et-vient. Rien ne pouvait arrêter ce jeu en commun, du plaisir de l'autre par l'intermédiaire du sien... Une autre accroche plus basse, au niveau des hanches, donna à mes doigts assez de prise pour continuer à m'activer dans notre corps à corps.

Pris dans un fantastique élan d'un bonheur irradiant, montant de plus en plus sur l'échelle de la jouissance, j'en perdais toute notion, comme si je revivais les émois de la masturbation juvénile. Alors que je jouissais, mon imagination se gavait de stimulations, de réminiscences me donnant à penser que je vivais toutes les fantasmagories, toutes les illusions de la représentation excitante de la femme. Cette accroche si chaude, si ludique, habillait mes pensées d'images oniriques de filles toutes offertes, toujours prêtes à rendre heureux celui qui appelle par sa main, courant sur la verge, un plaisir éphémère, libérateur de jouissance. Ma pensée s'est perdue dans le souvenir de mes pulsions juvéniles alors que je vivais la réalité du partage, de la complémentarité homme femme, dans l'acte si merveilleux de se fondre l'un dans l'autre et du plaisir partagé.

Alors que j'accentuais la pression, que bientôt je ne me maîtriserai plus, elle s'est déglagée, me faisant face pour m'embrasser, tandis que sa main débraguettait mon pantalon. Son investigation trouva l'objet de son attente qu'elle libéra, tendu à l'extrême derrière la

protection éphémère d'un slip. Ses lèvres, comme déconnectées de l'action de ses doigts, me dispensaient des milliers de bises caressants mon visage alors que mon sexe érigé n'était plus que bombe à atomiser. Je subissais pourtant la douce prédation, la lente et incandescente combustion, au gré de l'investigation de la femme, de son cheminement effleurant mon sexe, devenu du feu, que de la chair en fusion. La pression devint telle que rien et ni personne n'aurait pu mettre un frein à sa masturbation qui explosa dans sa main infatigable, n'arrêtant pas son va-et-vient, alors que je chancelais.

Cette sortie fulgurante me déstabilisa, sembla prendre toute l'énergie de mon corps, batterie déchargée, cherchant avec une peine infinie dans ses accus un reste d'électricité. L'homme puissant perdait de son assise, tout semblait déconnecté, tandis que la femme jubilait de ce plaisir offert. Elle se collait de toute son corps contre mon organisme défait de sa puissance, comme pour danser un slow langoureux, les bras autour de mon cou. Enlacés, nous ne faisons plus qu'un, forts de ce rapprochement, de cette symbiose d'émotions génératrices d'une chaleur communicative.

Ainsi nous sommes restés quelques minutes avant que le jeu reprenne le cours de la partie impudique de notre étreinte balbutiante, que la jeune Chinoise n'entame un effeuillage conventionnel de mon corps, devenu sa chasse privée. Galop d'essai, tour de chauffe avant qu'elle n'entreprenne une course d'endurance tant ses manières d'user de ce que j'étais prenait son temps. Elle aurait pu aller plus vite, bondir à l'essentiel, se satisfaire d'une étreinte fougueuse, de quelques coups de langue, de caresses expertes, avant de connaître le feu d'artifice final dans son sexe, puis se rhabiller et de me dire au revoir.

## Fleur d'Algérie

### EXTRAIT

# Karim

Après de petits coups saccadés sur le flotteur, Karim chouffe<sup>1</sup>, tout excité, le bouchon qui s'enfoncé verticalement. Sans précipitation, il se lève et saisit de la main droite la canne à pêche bricolée d'un bambou et d'un gros fil de nylon. La canne se tord, la prise semble bonne et le visage de l'enfant s'illumine de joie à la vue de cette grosse pièce toute frétilante, effleurant la surface de l'eau et qui s'agite comme un beau diable, tentant de se désolidariser de l'hameçon. Délicatement, afin que la captive ne rompe la ligne, il la rapproche de l'épuisette mais d'un formidable coup de queue, elle se libère et retombe dans une gerbe de paillettes lumineuses. Impuissant, l'enfant contemple le spectacle et lâche un chapelet de jurons arabes. Ecccœuré, il ramène la ligne orpheline d'hameçon, ce qui donne une raison de plus à sa colère :

– C'est pas possible ! Non seulement le poisson se fait la paire, mais en plus, j'ai oublié les hameçons. Quand la scoumoune s'en mêle... Je n'ai plus qu'à rentrer à El-Kseur !

Ce matin, en quittant le village sur son vieux vélo rouillé, la certitude de ramener une bonne pêche à sa mère lui avait donné du courage pour pédaler. Par la vallée de la Souman, sous un soleil de plomb, il avait rallié l'oued Amizour. Arrivé au bord de ce magnifique fleuve qui traverse la Kabylie, après un choix judicieux, il s'était arrêté dans un coin de rêve prometteur d'une pêche miraculeuse. L'instinct lui dictait que le coin serait bien poissonneux, cela se hume quand on a neuf ans et que l'on est le fils d'un valeureux combattant. Mais aujourd'hui n'est pas son jour de chance... Alors qu'il range son attirail à fixer sur le porte-bagages, Karim sent une présence derrière lui. Sans brusquerie, d'un geste naturel, il tourne doucement la tête et sursaute. On a beau être un grand garçon, lorsque l'on se trouve nez à nez avec une telle apparition, il y a de quoi perdre de sa superbe.

Ses yeux s'assombrissent, le froid de la peur lui glace le sang dans les veines. Face à lui, un soldat, un grand para en tenue camouflée, le pistolet à la ceinture dans un holster de cuir bien ciré, sourit. Karim lâche son vélo qui tombe à terre avec tout son petit chargement. Les mains aux hanches, l'homme rit de voir le gosse surpris.

– Alors, jeune homme ! La pêche est bonne ?

L'enfant, les dents serrées, semble prêt à se défendre de tout son petit courage. Il se rappelle les recommandations de sa maman : « Karim, il ne faut pas t'approcher des militaires français et encore moins des paras. Ils sont mauvais. Avec les légionnaires, ils tirent et tuent les enfants arabes... » Mais là quelque chose d'indéfinissable se passe, il y a

---

<sup>1</sup> Guetter.

entre les deux personnes une attirance. Karim réfléchit, se disant que celui-ci n'a pas l'air bien méchant, même plutôt sympathique avec ses belles dents étincelantes, bien alignées et ses grands yeux rieurs d'un bleu rêveur. De plus, il a déjà vu ces soldats au béret bleu marine dans son village à El-Kseur, ils ont établi leur campement dans l'ancienne huilerie proche de la gare ; ce ne sont pas vraiment des étrangers pour lui.

– Alors, as-tu perdu ta langue ? N'aies pas peur, je ne te veux pas de mal...

Ces paroles n'arrivent pas à convaincre totalement l'enfant.

– Comment t'appelles-tu ? Moi, c'est Régis !

– Cela ne te regarde pas !, réplique-t-il.

Lentement, sans faire de geste brusque, il met la main à la poche de sa veste, farfouille un moment, y sélectionne un cadeau enveloppé de papier brillant.

– Tiens, prends, c'est pour toi. C'est du chocolat au lait ! Allez, prends...

Karim a un mouvement de recul, ne voulant rien accepter de cet homme mais la gourmandise naissante grignote sa méfiance.

– Tu n'aimes pas le chocolat ?

L'œil du gamin s'est allumé, fixant la pâtisserie qui pourrait bien fondre au soleil. Dignement, pour bien faire comprendre qu'il n'est pas à vendre, peu à peu sa main se tend vers le donateur qui pourrait, pour humilier le gourmand au dernier moment, ôter de sa vue la friandise. Régis, toujours souriant, de son regard radieux et sincère, encourage l'enfant, qui, lorsqu'il saisit la tablette, pour marquer qu'il s'agit d'une honnête transaction entre hommes de bonne foi, dit fermement :

– Merci, Monsieur !

– Appelle-moi Régis. Et toi, comment c'est ton nom déjà ?

L'enfant malicieux réagit :

– Mon nom ou mon prénom ?

– Ton prénom, voyons. On n'appelle pas les enfants par leur nom de famille.

– Karim !

– Karim ? J'aime bien. Quel âge as-tu ?

– Neuf ans.

– Tu parles comme un grand, Karim, et tu n'as pas froid aux yeux !

– Bof !

L'enfant a déjà la bouche pleine tandis que, d'un coup d'œil circulaire, le para balaie les alentours.

– C'est vraiment très chouette ici. Tu dois te régaler à pêcher dans cette nature sauvage, non ?.. Quel beau pays !..

Le gosse le coupe sèchement et s'arrête net de croquer.

– C'est pas ton pays !

– Et pourquoi donc ? Il ne devrait pas y avoir de frontières, de races ou de religions, tu sais ? Quand on est de bonne volonté et que l'on veut vivre en harmonie avec la nature, la paix c'est facile...

– En attendant, vous nous faites la guerre et ce beau pays, que tu dis, eh bien, il est souvent brûlé par le napalm... Si c'est comme cela que vous comptez transformer mon pays, en y mettant le feu et en nous tuant...

Tout en grignotant son chocolat Karim s'est tu. Le para, surpris par ce discours, ne sait quoi répondre à ce gamin de neuf ans à la langue si bien pendue, tout en pensant : « Voilà ce que l'on met dans la tête des gosses, la haine de l'autre ! »

Muet, Régis fixe ce gosse étonnant, très beau, aux traits fins, aux yeux noirs profonds d'une grande douceur qui le regardent sans ciller.

– Tu sais Karim, je ne suis pour rien dans ce dont tu parles. J'aimerais seulement que nous devenions copains. Comme cela, de temps en temps, tu me rappelleras que je dois être attentif à ne pas faire tout ce que tu reproches. Qu'en dis-tu ?

D'instinct le gosse prend confiance, une force le pousse en avant, vers cette main qui se tend vers lui, la sienne se posant dessus avant d'être emprisonnée. Le courant passe, les deux nouveaux amis s'assoient au bord de l'oued Amizour sans parler, regardant distraitement s'écouler l'eau du fleuve. La curiosité du gosse amorce une nouvelle conversation.

– Et toi, tu ne m'as pas dit comme tu t'appelles ?

– Si, mais tu pensais à autre chose...

Il fait mine de réfléchir et renchérit

– Et ces trucs dorés sur tes épaules, c'est quoi ?

– Ça ? Ce sont des galons...

Percevant un interrogatoire en bonne et due forme, Régis devance l'inquisiteur.

– Bon, j'ai compris, il vaut mieux que je me présente réglementairement : Lieutenant Régis Saint-Paul du commando parachutiste de l'air. A vos ordres, mon garçon !

Emerveillé, l'enfant s'écrie :

– Tu es lieutenant ? Mais alors, tu es un chef ?

– Oh, tu sais un petit chef ! Je suis l'adjoint du capitaine qui commande les commandos de l'air dans la région, et...

Une violente explosion coupe brutalement sa parole, tout vibre aux alentours si calmes l'instant d'avant. Instinctivement, le gamin s'appuie tout contre le para qui l'enserme comme un père protégeant son gamin. Un bonheur intérieur parcourt le corps de Régis, tout heureux de se rapprochement révélateur de sa fibre paternelle.

– J'ai peur...

– Ne t'inquiète pas, ce sont mes amis qui pêchent !

L'enfant ne comprend pas la relation entre ce bruit de guerre et la pêche.

– Ils pêchent ?.. Qui ?.. Comment ?..

– Ben oui ! Tu sais, on a une méthode un peu spéciale, nous autres. Il suffit de balancer une grenade dans l'eau et l'onde de choc crève la vessie natatoire des poissons qui montent en surface, ventre en l'air. Il n'y a plus qu'à les ramasser à l'épuisette. Élémentaire, comme tu vois !

– Élémentaire mais pas très sportif !, répond du tac au tac le gosse avec un petit sourire.

– Mais tu parles comme un livre ! Quand je pense que tu as à peine neuf ans... Au fait, tu vas à l'école ?

– Bien sûr ! Même que je suis en avance d'une classe...

– Cela ne m'étonne pas. Et aujourd'hui, il n'y a pas classe ?

– Si !

Le para regarde son vis-à-vis au visage malicieux.

– Et alors ?

– Et alors quoi ?..

Que répondre, si ce n'est taper en touche.

– Ah ! Ça y est, j'ai compris ! Tu vis sur ton avance, pas vrai ?

Un large sourire se fait réponse complice, le temps de voir sortir du holster le pistolet automatique du para. Finie la rigolade, l'enfant pense au pire, aux injonctions de sa mère non suivies quand l'arme dirigée vers le ciel tire trois fois de suite. Régis doit rassurer le gosse pétrifié :

– N'aies pas peur, je vais te présenter mes amis. Tu veux bien ?

Quelques minutes plus tard, une jeep, conduite par un costaud dérape en freinant brusquement devant eux dans un nuage de poussière. Deux hommes accompagnent le chauffeur lequel, à peine a-t-il serré le frein, descend en voltige, pistolet-mitrailleur à la main et pipe au bec. Ses collègues, au fort accent pied noir, questionnent :

– Néné ! Qu'est-ce qu'il se passe ?

– Rien d'important, du calme les gars ! C'était juste pour vous faire rappliquer. J'ai quelqu'un à vous présenter !

Le chauffeur lisse ses moustaches en regardant d'un air dubitatif le lieutenant et l'enfant.

– Voilà, c'est Karim ! Heueu ! Il a neuf ans et c'est mon copain. Il est d'El-Kseur, à ce qu'il dit. Comme vous pouvez voir, il est très calme, sage et poli et surtout d'une intelligence qui va vous en boucher un coin, bandes de naves... Et, s'il le veut, on l'adopte et il sera notre mascotte...

– Mascotte ! Comment ça, mascotte ?..

Karim, étonné d'entendre ce drôle de mot, questionne.

– Qu'est-ce que c'est qu'une mascotte ?

– Eh bien, si tu le veux, tu seras, comment dire ? Heueu !.. tu seras notre porte-bonheur, voilà ! Bien sûr, on ne va pas t'emmenner en opération, mais au retour, on sera heureux de te retrouver pour t'offrir, je ne sais pas moi. Heueu !.. des bonbons, des jouets...

– Et du chocolat ?

– Bien sûr, du chocolat. Est-ce que cela te va ?

– Ben oui, mais toi seul es mon copain !..

Le lieutenant regarde ses hommes qui hochent discrètement la tête.

– Soit ! Tope-là pour sceller notre alliance.

La petite main noire de Karim s'abat joyeusement sur celle tendue par le lieutenant, le « clap » est salué par les applaudissements unanimes des trois autres.

– Maintenant, je te présente ces trois dingues. Tu sais, on se connaît depuis l'Indochine, nous quatre... A l'époque, j'étais sergent et eux, adjudants. J'étais sous leurs ordres...

– Et maintenant, c'est toi le chef ?

– Oui, j'ai des galons pour cela. Mais tu sais, entre eux et moi, les grades ne veulent rien dire. J'ai passé des concours, je suis plus jeune qu'eux et voilà, à moins de trente ans, je suis lieutenant, c'est tout simple.

– Lieutenant de mes fesses ! entonne le chauffeur de la jeep, qui s'est rassis.

– Comme tu voudras, réplique le lieutenant. Puisque tu la ramènes, commençons par toi. Regarde-moi ce fainéant qui n'est pas foutu de rester debout. C'est à cause de son grand âge, d'ailleurs, on l'appelle Papy. Si tu soulèves sa casquette, tu verras qu'il est tout blanc... Hahaaaaa ! Officiellement, cet innommable a un nom : adjudant-chef Bouvier. En réalité, il n'a pas cinquante ans mais il a trop bourlingué à Cholon<sup>2</sup>, alors Hahaaaaa !..

---

<sup>2</sup> Ville du Vietnam (sud).

En riant, Papy a retiré de la bouche son éternelle pipe, tendant sa grande patte vers le gamin.

– Salut bonhomme ! Bienvenue au commando.

– Lui, dit le lieutenant, en désignant du doigt le grand brun à la moustache à la gauloise assis à côté de Papy, c'est Pierrot. Il est né en Algérie, comme toi. A Mostaganem-Mascara, très exactement. Si tu en doutes, écoute-le parler... Attention, caractère de cochon mais cœur d'or ! C'est un gros sentimental, tu verras. Il est plus jeune que Papy, mais cela ne se voit pas.

Malgré la vacherie oratoire, l'agressé ne se manifeste pas, une confiance intégrale les lie tous les deux. Pierrot s'est mis à genoux devant le gamin, après avoir enlevé cérémonieusement son chapeau de brousse.

– Je sais bien que j'ai la barbe dure mais, si tu le veux bien, on peut se faire la bise ? Après tout, on est du même pays nous deux, on est frères ! Hein mon garçon ?

Sans appréhension, le gosse s'approche du baroudeur et lui colle une bise sur chaque joue. Ravi, mais surtout troublé, il tortille machinalement le bord de son couvre-chef entre ses doigts tout en marmonnant :

– Ah ! J'ai un nom aussi. Maury, Pierre Maury, adjudant-chef des commandos de l'air !

– Quand au troisième, il n'est pas d'ici, cela se voit à l'œil nu. Comme tu vois, c'est le plus costaud, le plus discret aussi, il s'appelle Alain Jean-Charles. Il vient de la Martinique, de l'autre côté de l'océan. Vise un peu ce bronzage à faire rêver un prix de beauté. Il a à peine quelques années de plus que moi... heueu ! Au fait, quel âge cela te fait maintenant, Alain ?

– Quand même, Régis... Trente-cinq, tu le sais bien, non ?

Le Martiniquais s'approche de l'enfant qui, impressionné par sa carrure énorme, n'ose rien dire ni rien faire lorsqu'il le prend sous les aisselles, le soulevant comme un sac de plume jusqu'au niveau du face à face.

– Salut Karim ! Comment ça va ?

– Heueu ! Cela irait mieux si j'avais les pieds sur terre. J'ai le vertige, redescends-moi !

– Mais avec plaisir, mon petit !

– Karim ! Je m'appelle Karim !

– Alors avec plaisir Monsieur Karim !

Ces présentations perdent bien vite en solennité, trop de choses trottent dans la tête du gamin.

– Tu portes le béret, comme Régis, pourquoi ?

– Pourquoi ? Heueu !.. C'est lui qui a copié sur moi... répond le grand martiniquais en souriant.

– Mais ne le dis à personne, il n'y a qu'El-Kseur et ses environs qui sont au courant.

– Pourquoi tu te paies ma tête ? dit le gamin, un peu vexé. Bon, maintenant, il faut que je rentre chez moi. Alors, tu me redescends ?

– Attends une seconde, dit l'Antillais en le déposant délicatement, on va te donner quelque chose...

L'adjudant farfouille à l'arrière de la jeep, en sort un sac qu'il tend à l'enfant. Curieux, celui-ci l'entrouvre et s'exclame :

– Oh ! Tous ces poissons... C'est... C'est pour moi ?

– Et pour qui cela serait, à ton avis ? Voilà notre premier cadeau à la mascotte. Entre nous, tu n’es pas obligé de dire à ta mère qu’on te les a donnés, tu peux très bien les avoir pêchés...

– Cela m’étonnerait qu’elle avale ce bobard, ma mère. C’est quand même pas une demeurée, c’est la femme de...

Le lieutenant ne le laisse pas terminer, d’une grande tape sur l’épaule, il le pousse vers son vélo. Pierrot l’aide à bien arrimer son attirail de pêche et son paquet gluant sur le porte-bagages. Karim enfourche sa vieille bécane, attaque les pédales avec vigueur pour montrer à ces « pêcheurs-grenadiers » qu’il n’a pas de semoule dans les mollets. Mais dans sa précipitation il ne voit pas la grosse pierre, cachée par la jeep, et se retrouve projeté à terre.

Pierrot le relève.

– Rien de cassé ? s’inquiète le lieutenant.

Non pas de blessures physiques, seulement mal à l’amour-propre. Avec précaution la mascotte est posée à l’arrière de la jeep ainsi que son vélo.

– Bon, on va le ramener en jeep, c’est plus sûr ! dit Saint-Paul à Papy

– Allons-y ! répond ce dernier.

Sitôt dit, sitôt fait. Entre ces bonshommes en treillis, Karim est bien, il les observe et les détaille un à un. Ils sont vraiment chouettes, ces paras, pas du tout comme on les lui a décrits. Et puis, dans sa poche, il y a la tablette de chocolat... Des gars qui vous donnent du chocolat ne peuvent pas être de grands méchants.

Pierrot, contre Karim, paraît immense, il doit bien faire un mètre quatre-vingt-dix avec ses bacchantes et son chapeau de brousse. L’Antillais, de l’autre côté, grand aussi, porte fièrement le béret sur l’oreille, son visage est ouvert, surtout quand il sourit, comme maintenant en le regardant. Ces types ne doivent pas avoir de gosse, c’est sûr, cela doit leur manquer pense l’enfant

Karim a remarqué que le pied-noir, son frère, a gardé sur les genoux sa MAT 49<sup>3</sup>. Prudents quand même, les gus. Au volant, Papy conduit vite, en toute décontraction, sa pipe, qu’il n’a pas rallumée, passe d’un coin à l’autre de sa bouche selon qu’il regarde le paysage à droite ou à gauche. A côté de lui, le lieutenant semble réfléchir intensément. Régis pense à ce petit arabe qu’il a déjà pris en affection. Il a toujours rêvé d’avoir un enfant à lui mais pour cela, il faut une femme et pour avoir une femme, il faut avoir le temps. Son temps, il l’a toujours consacré au baroud, avec quelques rencontres féminines, jamais rien de sérieux, hygiène et santé, voilà tout. Ce n’est pas avec ces filles de rencontre qu’on a envie de faire un petit...

---

<sup>3</sup> Pistolet-mitrailleur année 1949, fabriqué à Tulle, calibre 9 mm.

## A table

### Une histoire de famille.

#### EXTRAIT

« Toc, toc, toc ! »

La porte vitrée de l'entrée, nappée de buée, annonçait qu'à l'intérieur une douce chaleur recevrait l'homme qui, venant du dehors, saurait y être bien accueilli. N'obtenant aucune réponse, il entra et referma prestement sur ses pas ce rempart à la froidure d'une chute floconneuse de neige abondante.

— Y a quelqu'un ?

Un silence fit écho à sa demande tandis que des odeurs plurielles envahirent ses narines. Pris dans le plaisir des sens, il ferma les yeux pour mieux disséquer les subtilités olfactives d'un intérêt gustatif enivrant. Il respirait à pleins poumons et les molécules piégées dans l'air titillèrent la gourmandise du gastronome qui, du regard, cherchait la provenance de ces stimulations de faim sans faim. Déjà, la salive enclenchait un désir de se repaître de tous ces produits d'où s'échappaient ces fumets volatiles. Impossible de rester impassible tant le mécanisme de la subtilité gastronomique activait ces rouages de séductions à tel point que, du revers de la manche du manteau, il dut contenir quelques filets de bave fuyante.

— Y a quelqu'un ? répéta-t-il. Oh, oh ?...

Tout ce qui se révélait à ses yeux et à tous ses sens indiquaient que des bras vaillants s'étaient mis très tôt à l'ouvrage. La montre de gousset marquait douze heures treize, rien de bien alarmant, un empêchement ponctuel avait sûrement retenu ailleurs le maître de cérémonies.

Accrochée à la crémaillère, la soupe de légumes glougloutait dans une lourde coquille généreuse d'émanations odorantes entretenues par un feu finissant. Dos à l'âtre, l'invité regardait autour de lui la pièce centrale aménagée avec goût, rustique comme le disent les gens de la ville. Là où moutons, agneaux, brebis et vaches dormaient autrefois, les éléments du confort moderne donnaient aujourd'hui l'envie de vivre dans cette maison à une lieue du village. De récupération en récupération, une certaine harmonie, au cachet authentique, habillait ce qui n'avait été qu'une simple bâtisse laissée à l'abandon en raison de son inutilité pastorale. L'organisation de ce plain-pied, anciennement en terre battue, repensé, parcellisé intelligemment, sans anicroche visuelle, suscitait un sentiment de bien-être. Les cent quarante-quatre mètres carrés de cette cuisine salle à manger avec coin salon n'avaient pour vocation que d'inviter des amis à se restaurer et à échanger des idées sur les canapés moelleux disposés en carré. Une profusion de vieilleries constellait les murs tandis que les pièces les plus encombrantes, posées par terre, servaient de frontière aux différentes utilisations de l'endroit. Récipients, vaisselle, outils des temps anciens dont on ne saurait même plus se servir, venus de « vide-greniers » et de brocantes, encombraient les étagères. Bien que tout ceci n'intéressât pas l'invité, il ne put s'empêcher d'aller vers les sonnailles accrochées au plafond par leur collier en hêtre décoré de dessins, pour les faire remuer. Les

différentes sonorités produites offraient à l'esprit de vieilles images d'une vie rude, rythmée par les saisons et leurs travaux...

— Hé bonjour, Docteur !

Précédée par la fraîcheur du dehors, une voix vint perturber le rêve éveillé.

— Ah ! Te voici, Florentin ! Je te croyais perdu. Ha, ha, haaaa !

— T'inquiète donc pas. Ce n'est pas par ce parce que je suis de la ville que je cours un risque de perte tant physique que morale. Alors comment vas-tu, Docteur ?

— Arrête donc de m'appeler Docteur, appelle-moi Firmin, ça y est, je suis enfin à la retraite ! Et toi, d'où viens-tu aussi chargé ?

Il ne répondit pas. Une œillade, suivie d'un basculement de la tête à droite, aiguilla le curieux vers le panier en osier que Florentin venait de poser sur le plan de travail. Un sac de jute moulaient les formes oblongues sorties de la cave : des bouteilles de vins pour l'agrément judicieux d'un merveilleux repas à venir.

— Il faut bien se réchauffer par ce temps, non ? Qu'en penses-tu ?

Un sourire de connivence et un hochement de tête suffirent à la réponse tandis qu'une poignée de main de franche camaraderie exprimait les rudiments de la politesse.

— Ah, cela me fait vraiment plaisir de te voir, Docteur. Oh, pardon, Firmin ! Il va falloir que je m'y fasse à ce prénom... Alors ainsi, tu es devenu rentier ?

Le chien de la maison, humide de flocons de neige, cherchait la chaleureuse caresse en se frottant et en sautant tout contre les jambes de l'invité. Ce dernier, incapable d'ignorer cette fête canine, se pencha vers l'animal tout fier de cette réponse à sa quête affective. Le temps de cette tendresse partagée, le monologue continuait.

— Encore un qui ne va pas cotiser à la Sécu ! Ha, ha, haaaa !... Encore un retraité, c'est fou comme il y a de vieux ! Je vais devoir encore travailler plus. Ha, ha, haaaa !...

Puis vint le silence, comme si tout ce qu'ils avaient à se dire se transmettait dans l'émotion de retrouvailles codées en un langage muet à haut débit de diffusion. Difficile d'expliquer l'indicible subtilité d'un étrange moment de bonheur où apparemment rien ne se passe et où pourtant l'essentiel se dit sans l'aide du mot.

— Alors, tu es retraité depuis quand ?

— Depuis cinq jours exactement, mon dernier acte fut le décès de cette pauvre Marie-Pierre, tu sais la patronne de l'hôtel restaurant que l'on vient d'enterrer...

Sans écouter la réponse, laissant sa veste sur le dossier d'une chaise, il s'avancait près du feu qui perdait de sa vigueur. Du bois fut jeté dans l'âtre et bientôt, des craquements ambitieux annoncèrent la capitulation de la matière fibreuse soumise à la faim insatiable des flammes qui entamaient l'écorce d'un hêtre sec débité en bûches régulières. Florentin, de sa main protégée d'un chiffon épais, souleva avec précaution le couvercle de la coquille en fonte, respira profondément en hochant la tête de contentement. Avec l'autre main, une cuillère à soupe collectait un peu de bouillon.

— Hum, c'est presque prêt !

Content de son expertise buccale, il décrocha de la crémaillère la marmite pour la poser sur un trépied à l'écart de l'incandescence fulgurante. La lumière de la combustion, de plus en plus importante, envahissait le devant du foyer où le chien repu de câlinerie, sagement allongé, se chauffait. Il restait là, étendu sur le dallage bordeaux, profitant de l'agréable bien-être d'un léger massage par la chaleur promenant sa caresse sur sa couverture de poils. De temps en temps, l'endormissement de la bête était perturbé par un mini feu d'artifice d'éclats de braises provoquant un sursaut peureux de son corps convulsif. Puis, la

surprise éteinte de toutes craintes, il retrouvait sa position de bienveillante léthargie sans pour cela négliger la surveillance perpétuelle de sons étrangers.

— Assieds-toi, Firmin ! Donne-moi ton pardessus, ici il fait bon, et prends un siège.

Sans se faire prier, l'invité se débarrassa de son chaud habit alors que le maître des lieux rejoignait le coin cuisine.

— Tu sais Firmin, je suis toujours aussi heureux de te voir ici, dommage que tes visites se fassent rares...

— La faute à qui, mon ami ? La faute à qui ?

— La faute à pas de chance, à une vie professionnelle trépidante, à une conjonction d'événements qui gère et génère des obligations dont il est difficile de se défaire. J'assume ce manque de disponibilité dû à ma vie d'esclave consentant, pas assez fort pour s'extraire de cette aliénation afin de consacrer du temps à ceux que j'aime...

— Arrête donc ces contritions de curé mon ami, tu n'es pas à confesse ici et dis-toi bien que c'est sûrement la rareté des rencontres qui en fait leur qualité. Trop de quotidienneté dans nos relations te deviendrait pénible car, avec l'âge, je radote comme une bande magnétique qui repasserait en boucle une partie inintéressante de ma vie et...

— T'inquiète donc pas, je le sais depuis longtemps que tu es un vieux sénile. Ha, ha, haaaa !... C'est ce que l'on appelle un pléonasme. Ha, ha, haaaa !...

— Toi, au moins, tu es sympathique avec les aînés. Ha, ha, haaaa !... Tu as la façon et le verbe pour expliquer leur défaillance. Veux-tu un coup de main ?

— A condition que tu ne te coupes pas un doigt. Ha, ha, haaaa !... Tiens ! Epluche-moi cet ail !

Il s'était levé en grimaçant, une lombalgie persistante aimait trop souvent se rappeler à lui lorsque son corps un peu tassé cherchait la position droite de la fierté. Tout en travaillant, Florentin regardait venir à lui le vieil homme aux traits tirés dont les rides ne finissaient pas de façonner l'expression.

— Où étais-tu Florentin quand je suis arrivé ? Ta voiture était là, je t'ai appelé ! Ne me dis pas qu'avec ce temps tu te promenais ?

— Ah, cher Firmin ! Bien que je sois ta moitié, non pas ton épousé, mais ta moitié en années, de temps en temps, je m'offre un plaisir solitaire...

— Ciel ! Serais-tu en manque d'affection pour user de la masturbation ? Pourtant, à ton âge, les belles doivent être encore attirées par tes bras ? Ha, ha, haaaa !

— Espèce de pervers, je parle bien sûr de la masturbation des sens, ce plaisir solitaire qui imprime l'esprit de moments intenses, que l'on sait passagers et que l'on aime se rappeler lors de la disparition d'un être cher. Oui Monsieur, en quelques mots, je t'espionnais derrière la fenêtre de la petite maison où tu as parké la calèche et ta vieille jument...

— Tiens tiens, te voilà adepte du voyeurisme ? Tu sais mon garçon, écoute bien les conseils d'un vieux médecin, tu manifestes un comportement malsain. Regarder son prochain avec des idées, qu'ici je ne saurais développer pour ne point t'offusquer, c'est une pathologie de pervers. Ha, ha, haaaa ! Et cela se soigne... Je ne savais pas que je suscitais autant d'intérêt, serais-tu devenu gérontophile ?

En secouant sa tête, Florentin riait de bon cœur, surpris par la réplique de son ami.

— Arrête de dire des bêtises et écoute au moins ma version. Elle est plus *soft* que la tienne. Je reprends au début en espérant que tu auras l'extrême courtoisie de ne point m'interrompre cette fois-ci. Alors, comme je te le disais, j'étais là à t'épier, à t'espérer depuis ce lieu de

vigie d'où l'on voit la dernière courbe qui mène à la maison. D'ici le panorama est exquis, une vue incomparable sur le village, sur les parois blanches d'une montagne silencieuse, l'endroit idéal pour te voir poindre...

— Ça s'aggrave mon petit, tout ce que tu décris est en phase directe avec cette maladie symptomatique, déviation des tendances, des instincts, due à des troubles psychiques connus sous l'appellation de perversion... Je me répète mais tu m'inquiètes ! Haaaa !

— Je croyais que l'âge amenait la sagesse, il n'en est rien. Bon, je continue mon explication ! Au début j'ai entendu, fin mais distinct, le bruit écrasé de la neige glacée sous le véhicule tracté et le son de ta voix qui encourageait l'animal peinant lors de l'ultime raidillon...

Florentin avait arrêté son travail comme pour mieux revivre ce moment intense, imprimé à tout jamais dans son cerveau. A chaque mot il revoyait la scène se dérouler avec les bruits qui résonnaient dans ses oreilles.

— Puis les sons se sont rapprochés, plus nets, moins beaux, alors que les yeux apercevaient l'attelage fumant arrivant à destination. Hé oui Firmin, j'ai des goûts simples et des plaisirs en fonction de ces derniers... Hé oui Firmin, j'aime te voir faire ces gestes répétitifs quand tu dételles ta jument, précédés de caresses rassurantes sur sa robe qui frissonne. Je me suis souvent demandé si je n'aimais pas plus ta monture que toi ?...

— Ma monture ? Serais-tu devenu zoophile ? Hé bè ! Je te savais déviant d'esprit, mais de corps, je ne l'aurais même pas envisagé. Ha, ha, haaaa !...

— T'es con, quand tu n'es pas intelligent mon ami !

— Je me répète, mais sais-tu que tout se soigne maintenant ? C'est un psy qu'il te faut, non pas un ami médecin ! Ha, ha, haaaa !...

Firmin reprit son épluchage puis, d'un ton grave, continua :

— Soyons sérieux trente secondes, moi tu vois, ce que j'aime chez toi, ce n'est pas ta force de caractère, ton ambition à ta démesure et ton écrasante personnalité, mais ta manière de me recevoir. Ici, quand je viens, je sais que la table sera bonne, l'ambiance agréable, la discussion riche, et que ma vieille jument aura un endroit abrité, une litière fraîche, de l'eau et le picotin pour se repaître. Moi je dis que tu es un seigneur car je sais que nul ici, à part moi, ne vient avec un cheval...

En réponse, un silence pesant mit mal à l'aise le récipiendaire. Il ne savait ni quoi dire, ni quoi faire, préférant laisser se répandre la magie d'un sous-entendu qui pénétrait sa tête de douces sensations, créatrices de frissons corporels. Ces derniers se mêlaient à de chaudes émotions dont la gestion affective serait difficile à juguler. L'écoute de la démesure déclamée paralysa Florentin perdu dans ce monde complexe de l'ego gonflé à éclater. Ce trop plein de compliments dévorait toute l'énergie d'un corps qui se figeait et dont le visage incandescent rivalisait avec la braise du foyer. Que faire sinon se taire, attendre sagement que s'amenuise l'effet soporifique avant de remettre l'organisme en mouvement comme si de rien n'était.

Plusieurs raclements de gorge sonnèrent le glas de l'éloge flatteur tandis qu'un courant d'air glacial envahissait la pièce. Florentin venait d'ouvrir la fenêtre au rebord devenu un garde-manger provisoire et sur lequel un cageot ovale, couvert d'un drap épais, renfermait une belle pièce de viande à cuire.

— Bouf qu'il fait froid ! On est mieux à l'intérieur !

Florentin saisit le contenant qu'il posa sur la table tandis que sa main plongeait à l'intérieur, enserrant fermement la bestiole par le cou pour l'exhiber. Tenue à bras tendus, une bête nue de toute plume s'offrait au regard du vieil homme étonné.

— Alors qu'en dis-tu de mon chapon ? N'est-il pas beau ?

— Ah ça, c'est une belle bête... Es-tu sûr que c'est un chapon ?

La surprise de l'apparition bien vite s'évanouissait dans la sphère de la raison qui disait : « *L'homme en face de toi se fout de ta pomme, mon pauvre Firmin !* » Un sourire en coin, malicieux à souhait, redonna de la vigueur au faciès de l'ancien s'approchant de l'animal pour mieux l'observer.

— Alors n'est-il pas beau mon chapon ? Non ?... Qu'en dis-tu ? se plaisait à répéter Florentin.

— Tu me demandes ce que j'en dis ?... J'en dis que tu me prends pour un touriste !

Même le chien s'était avancé tant l'odeur du gibier baladait des effluves de liberté, d'espaces intacts où seuls les vaillants de la marche, les accros de la montagne s'aventurent. Pour rencontrer une telle bête il faut aller là où presque rien ne pousse, où seuls les plus malins récoltent le fruit de leur effort, à condition de se montrer capables de déjouer l'instinct sauvage.

— Qu'est-ce qui ne te plaît pas dans cette bête ?

— Dis-moi Florentin, je sais que je deviens vieux, que je dois porter des lunettes mais je n'aime pas, je te le rappelle encore une fois, que l'on me prenne pour un touriste. T'arrive-t-il d'être un instant sérieux ?

— Pourquoi ?... Qu'a-t-il donc mon chapon d'anormal ?

— Arrête donc tes bêtises, dis-moi plutôt d'où vient ce produit interdit ?

— Interdit ?... Tu rigoles ? Depuis quand un chapon est interdit à la consommation ?

Comme si de rien n'était, Florentin farcissait l'intérieur de la bête éviscérée. Un doigt averti poussait un hachis déjà cuit composé du cœur, du foie, du gésier mêlé à du gras et du maigre de porc, le tout flambé à l'armagnac. De la cavité comblée débordait le trop plein de ce mélange qu'une aiguille à brider, suivie d'une fine ficelle de cuisine, tentait de contenir. De chaque côté de l'abdomen, ouvert par le milieu, la chair se rejoignait, tenue par une couture. Puis, délicatement, sous la peau, des rondelles de truffe fraîche trouvèrent leur place parfumant l'atmosphère à chaque manipulation. Le chien était retourné devant la cheminée tandis que le docteur, la main entourant son menton, réfléchissait. Tout d'un coup ses pupilles s'éclairèrent, le fruit de sa réflexion allait donner un nom à son interrogation.

— Ça y est, j'ai trouvé ! Je cherchais le nom de ce volatile...

— Qu'as-tu donc trouvé à part que c'est un chapon farci, à la chair truffée ?

— Ne me dis pas que c'est Lumanchot qui te l'a apporté ?...

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Arrête ta comédie !

— Bon, bon ! Tu as gagné, mon ami ! Il savait que je viendrais pour les fêtes et...

— Tu sais, c'est un gentil garçon, mais il n'y a pas pire braconnier !

— Tiens donc !

— Oui, un sacré braconnier !

— Docteur, tu fais erreur ! Si tu le questionnes à ce sujet, il te dira qu'il ne fait que ponctionner adroitement ce que d'autres, même en période de chasse, ne pourraient ramener.

A l'écoute de cette explication discutable, un sourire narquois vint sur les lèvres de Firmin.

— Ha, ha, haaaa !... C'est une vision personnelle, mais je sais que la loi réproue un tel comportement. Tu sais que l'on peut aller en prison pour cela, sans parler d'écopier d'une forte amende ?

— Et alors ?... Mais bien sûr que je le sais, et de plus le coupable sera là pour en croquer. Et toi, le vertueux docteur, tu deviendras complice comme les autres convives, nous serons tous coupables collectivement. Ha, ha, haaaa !... Même mon brave chien, s'il est sage, en profitera, ha, ha, haaaa !... Lui aussi sera complice. Ha, ha, haaaa !...

— Arrête donc de rire bêtement, tu sais que braconner des espèces protégées c'est répréhensible et chèrement réprimé ?

— Bien sûr que oui ! J'ai assez potassé les bouquins de droit à l'Université pour connaître le risque encouru... Mais rassure-toi : la maréchaussée, par ce froid et de plus un dimanche, a autre chose à faire que de venir chez moi perquisitionner. Et de plus, pour l'histoire et les curieux s'inquiétant de la composition de notre festin, ce noble volatile a été baptisé chapon ! Comprends-tu maintenant ? Tu sais, manger un chapon lors des fêtes de fin d'année, c'est d'un commun...

— Ha, ha, haaaa !...

— Qu'est-ce que l'on va se régaler !

— Ha, ha, haaaa !... Alors si c'est un chapon, je n'ai plus rien à dire. Ha, ha, haaaa ! Je n'ai plus rien à dire. Ha, ha, haaaa !...

A l'écoute de l'explication, l'élan moraliste du vieux s'était dissous dans une gourmandise intérieure lui évoquant le plaisir à venir. Ces bons principes légalistes d'homme droit, fidèle à la loi, tombaient dans le monde de l'amnésie alors qu'il se préparait à la dégustation d'un bon produit sauvage cuit à la perfection. Il attendait le résultat de la conjonction de deux êtres exceptionnels, le premier pour sa dextérité, son habileté de prélever dans la nature un bien interdit, et le second pour la mise en valeur de ce produit précieux qu'une cuisson inappropriée pourrait dénaturer.

— Allez, pousse-toi le chien ! Laisse-moi ta place !

La voix autoritaire du maître bousculait le confort de l'animal obéissant, triste de devoir quitter cet endroit chaud, la première loge où se faisaient les cuissons. L'émulsion des bruits, des odeurs en progression constante, dénonçait la préparation d'un repas goûteux dont les émanations de plus en plus pressantes encombraient sa truffe sensible. Maintenant, juste au niveau des crocs, à un mètre de la braise, un grand tétras de deux kilos s'était mis à bouger. Il tournait au rythme régulier d'une corde accrochée à un crochet planté à l'intérieur de la cheminée, se défaisant à la manière d'une vrille verticale. Tout doucement, selon une molle rotation s'inversant régulièrement, l'animal rôtissait de part en part. Il prenait sans précipitation une couleur croustillante, dégoulinant de sueurs suaves échappées de la chair et des entrailles. Le jus tombait en gouttes régulières dans une lèchefrite où s'imprégnaient des tartines de pain rassis, frottées à l'ail. Tout à côté, enfouies dans de la cendre chaude, des pommes de terre perdaient de leur dureté, ramollissant doucement au point d'être curées sans effort par la cuillère nourricière. Le chien n'avait de cesse de se rapprocher alors que ses yeux envieux n'en finissaient pas de suivre la danse pivotante de la volaille toute coulante d'exhalaisons. Il était là, admiratif, bavant devant l'âtre, perturbant de sa présence encombrante le travail du cuisinier.

— Allez ! Dehors le chien ! Maintenant laisse-moi travailler !

Tête basse derrière la porte de la cuisine verrouillée à son envie, le chien restait prisonnier, sans recours possible. Sa piteuse déroute ouvrait la voie royale au greffier de la

maison, un animal avec qui toute cohabitation devenait source de conflits. Ce dernier, fier de cette mise à l'écart, paradait, manifestant son contentement par des frottements de son pelage contre les jambes du maître. Les signes d'allégeance finis, sans effort, le chat accédait d'un bond à la table où la ripaille de qualité saurait mêler vins fins et mets variés sous la voûte du palais des invités. Il avançait sur la nappe aux motifs brodés, joliment encombrée de verres en cristal, d'assiettes de porcelaine, de couverts en argent et de serviettes immaculées. Indifférent à tant d'ornements, il promenait sa présence tout au long de ce défilé d'obstacles, dans un lent slalom d'acrobate. Il rasait sans les renverser tous ces objets de la convivialité disposés selon une composition dressée au cordeau.

— Non, non, non, non ! Ce n'est pas la place du chat, cette table...

Une main douce le prit sous le poitrail avant de le poser délicatement sur une chaise près de la cheminée et de lui prodiguer des caresses rassurantes dont le chat se repaissait à outrance. Il n'en finissait pas de s'étirer, de susciter le passage répété des phalanges sur son corps sujet aux ronflements sourds.

— Qui sera le quatrième convive ?

— La quatrième convive ?... Euh, nous aurons à table une dame.

— Ciel ! Une dame ? Je la connais ?

— Bien sûr que oui ! Veux-tu un *réchauffe-cœur* en attendant ?

— Ce n'est pas de refus, je pensais que tu avais perdu la clé de la générosité. Ha, ha, haaaa !... Et que tu l'avais plongée au fin fond du gouffre d'une pingrerie inhabituelle... Ha, ha, haaaa !...

Florentin posa sur un socle de braise une petite casserole remplie d'une composition vinée où se noyaient quatre morceaux de sucre. Les aromates exotiques, restés prisonniers de l'étamine, retrouvèrent leur contenant premier, une jarre en grès dans le garde-manger. Doucement le breuvage, sous l'action de la chaleur, monta en température laissant s'échapper de sa surface une fine fumée. Bien vite, elle fut remplacée par un tressaillement enflammé bleu et jaune avant de disparaître intégralement lors de la pénétration de la pointe chauffée à blanc d'un tisonnier. Le fer remis au feu, Florentin saisit la queue de la casserole protégée d'un épais chiffon. Il versa sans précipitation la boisson revigorante dans deux gobelets, taillés dans un bois de hêtre, qu'ils portèrent aux lèvres ouvertes à la dégustation.

— Ça vous remet du baume au cœur, ce truc ! A la tienne, Florentin ! Ha, ha, haaaa !...

— A la tienne, Firmin ! Ha, ha, haaaa !...

Chacun, à son rythme, savourait la douce excitation des papilles qu'une boisson de saison stimulait sans que des mots futiles ne perturbent ce moment de bonheur. Debout face à l'âtre, les deux hommes regardaient fixement l'animation de la cheminée en plein travail dont le parterre, divisé en diverses sources de chaleur, répondait aux besoins du cuisinier. Le grand tétras au bout de sa corde n'en finissait pas de virer, les tartines se gorgeaient peu à peu des sucs ruisselants, la soupe épaisse sur son trépied frémissait à peine tandis que les pommes de terre en robe des champs, enfouies sous la cendre chaude, commençaient à perdre de leur solidité...

Une seconde puis une troisième rasade combla ces minutes muettes jusqu'à ce que surgisse la question de circonstance :

— Au fait Firmin, elle est morte de quoi ?... Tu en penses quoi, des bruits qui circulent dans la vallée...

Firmin posa son gobelet sur le rebord de la table, essuya d'un revers de manche ses lèvres avant de lancer une boutade en guise de réponse :

— De ne point vivre mon ami, de ne point vivre ! Tout simplement. Ha, ha, haaaa !... De ne point vivre...

Son rire peu convaincant cachait son embarras, il aurait tant aimé que Marie-Pierre soit morte de sa belle mort, mais il n'en était rien... Il avait beau avoir posé un drap pudique sur les primes constatations, sa conviction le menait en direction d'une tragédie supplémentaire, une sordide histoire familiale.

Bien qu'il ne fût pas des plus bavards, qu'il n'eût annoncé qu'un simple décès, la rumeur avait pris de l'importance, quelqu'un l'avait vu s'enquérir du gendarme à cette heure matinale. Un képi qui reste plus que nécessaire dans un lieu de deuil, cela avait intrigué les gens du village. Tout le long de la vallée encastrée, des bruits à la source confuse évoquant un supposé assassinat étaient passés de bouches en oreilles, échafaudant un scénario plus que réaliste, au grand dam du docteur. Cette disparition précipitée générait des questions indiscretes, spectres morbides d'une fin violente, et les suspicions étaient dirigées vers un membre de la famille, l'héritier en fuite...

— Hum ! Hum ! Ils arrivent quand tes invités, Florentin ?

Embarrassé, le médecin cherchait l'échappatoire, le chemin de traverse de l'oubli tout en sachant, qu'inévitablement, les hôtes attendus mettraient au menu de ce repas festif l'actualité brûlante.

— Dis-moi mon ami, t'arrive-t-il de répondre aux questions ?

— Quelles questions ?

— Ah, ils sont beaux les anciens ! Pour ne pas répondre, ils surfent sur la vague du grand âge, de la sénilité avancée, alors qu'il serait plus simple de répondre ! Ha, ha, haaaa !...

— Moi sénile, espèce de freluquet, l'arrogance de tes paroles...

Florentin lui coupa la parole.

— T'énerve donc pas ! Toi qui es toubib, tu sais bien qu'avec la déliquescence de l'encéphale le cerveau devient un gruyère aux trous si gros que les phrases se perdent dans ce labyrinthe de la sénilité. Ha, ha, haaaa !...

— Espèce de petit con ! Tuuuu...

— Je te l'accorde, ce phénomène n'est pas que l'apanage de la vieillesse, mais quand même... Ha, ha, haaaa !...

— Moi sénile, tu te fiches de qui ? Je n'ai pas fait tout ce chemin pour qu'une invective juvénile agresse mon intégrité d'homme d'un âge certain...

— Ouais ! Pourquoi emploies-tu cette métaphore au lieu de dire tout simplement que tu es un vieux...

Firmin le regarda d'un air amusé, arrêtant un instant l'échange qui ne mènerait à rien tant chacun camperait sur sa position, seulement pour stimuler la conversation.

— Ha, ha, haaaa !... Oui je te l'accorde, je suis né bien avant d'autres mais rassure-toi, tes quolibets n'atteignent pas la santé mentale d'un septuagénaire fringant comme moi. Ha, ha, haaaa !...

— Alors, vu que tu as toute ton intégrité cérébrale, dis-moi de quoi est morte Marie-Pierre ?

— Elle est morte de...

— Au cimetière, je me trouvais derrière des anciens du village qui chuchotaient. J'ai cru comprendre qu'ils disaient, « *Tu vas voir, c'est la même histoire qui recommence, c'est*

*l'héritier qui l'aura tuée, c'est comme pour Pierre, l'arrière-grand-père de Pierre-Marie. L'histoire est vilaine, elle se répète... Tu vas voir que celui qui n'est pas là l'aura sûrement assassinée, c'est héréditaire, c'est dans les gènes... Tu verras, c'est le gave qui nous le dira, il nous rendra le coupable. »*, puis s'apercevant que je les écoutais ils ont parlé en patois. Rideau pour comprendre !

— Oui, je sais, ce bruit-là court depuis que Pierre-Marie a disparu mais, sans preuve, l'accusation ne tient pas... Il faut se garder d'étaler sur la place publique un sentiment pouvant nuire à autrui. Et puis, celui que l'on tient pour coupable avait tant l'habitude de prendre la fuite lors d'événements le dépassant qu'il n'est pas impossible de le revoir poindre incessamment...

— Elle en pense quoi la Gendarmerie de...

— Depuis quand elle pense la Gendarmerie ? répliqua Firmin en rigolant.

— Sois sérieux un instant, tu dois savoir, vu que tu as longuement discuté avec un de ses membres. Pourquoi n'y a-t-il pas eu ouverture d'une enquête pour homicide et...

— Florentin, ne t'inquiète donc pas. Dans deux ou trois jours, Pierre-Marie réintégrera le foyer comme si de rien n'était. Vue l'absence d'enquête, c'est que la mort est naturelle !

L'atmosphère joyeuse perdait de ses prérogatives et une certaine affliction promenait dans la pièce ses voiles de non-dits sur cette situation dramatique dont la vallée montagnarde se serait bien passée.

— Firmin, veux-tu un autre *réchauffe-cœur* ?

Il acquiesça.

Toujours dans son histoire, le docteur reprit en main son gobelet fumant et le porta à ses lèvres. Sa pensée voguait ailleurs, empêtrée dans un écheveau de certitudes qui bientôt, à son avis, deviendrait une vérité dure et implacable, celle d'un fait divers tragique.

— A la tienne, Firmin !

— Euh ! A la tienne, Florentin !

Oubliées les narrations comiques, sa voix se ponctuait d'une pointe de gravité.

— Tu sais Florentin, Pierre-Marie n'est pas un méchant garçon, seulement un enfant trop gâté, un fils unique que la famille a fait souffrir... Ici, bien qu'il soit le dernier mâle d'une lignée, il a toujours représenté ce que sa grand-mère Bertille, sa mère Marie-Dominique et sa tante Marie-Pierre exécraient le plus : l'homme par qui elles ont tant souffert...

— Tu n'en fais pas trop ? On dirait la trame d'un mauvais feuilleton américain...

— Tu es encore jeune, Florentin, en prenant de la bouteille tu te rendras compte que les tragédies de la vie se révèlent supérieures à celles des scénaristes, même les plus doués, les plus ambitieux. Ici, comme dans tous les fonds de vallée, la suprématie tant politique que financière ne se partage pas, elle est restée la propriété égoïste des ambitions démesurées d'une famille prédatrice. Quand je dis « famille », il faut comprendre un ensemble de générations de pauvres bougres devenus, par le travail, riches au point de paupériser le pays vassal de cette emprise familiale...

— De quoi tu me causes ? Je ne te suis pas !

— Tu sais Florentin, quand tu tiens à toi tout seul l'économie d'un village, transports, épicerie, café, restaurant, hôtel, tabac, ta puissance devient telle que tu ne peux que paraître méprisant au regard de l'autre. L'autre n'est pas en cause pour autant, c'est une réaction humaine qui se crée et génère automatiquement de la répulsion. C'est pour cela que la

famille Lebousquet n'est pas aimée, seulement respectée en raison des services qu'elle propose. Imagine un instant un village sans commerce ? Ce serait la désertification...

— Ils sont si riches que cela ?

— Riches n'est pas le mot, ils sont prédateurs de tout. Il fut un temps où le village leur a appartenu, ou plutôt appartenait à deux familles toujours en opposition, les Sorbier, maison de naissance de Bertille, et bien sûr les Lebousquet...

— O.K., O.K. ! J'ai bien apprécié l'histoire communale, mais tu ne m'as toujours pas répondu. Marie-Pierre est morte de quoi ?

Firmin fit semblant ne pas entendre, continuant son explication.

— Encore aujourd'hui, bon nombre de bâtisses restent dans cette escarcelle rapace à l'esprit destructeur. Certaines maisons sont en perdition, dégradées par le temps, mais ils préfèrent les voir ainsi que les vendre ou les voir embellir par d'autres. C'est ainsi, ils ont une vision féodale des choses et des gens...

Comme asséché, Firmin s'était tu, il ne répondrait pas à la question restée en suspens. Maintenant, comme absent, le docteur écoutait la musicalité de l'âtre qui reprenait de l'importance avec les frappes répétées du tisonnier sur la bûche. Florentin réactivait le foyer avant d'arroser le gibier qui n'avait de cesse de faire et de défaire la corde de son tournis. Depuis quelques temps, avec la pénétration de la chaleur, s'échappaient timidement, mais fermement, les caractéristiques odoriférantes de la bestiole en train de rôtir. Derrière la porte le chien grattait, exprimant de minuscules plaintes aiguës, dans l'espoir d'être invité à entrer dans la pièce de la festività.

Firmin s'était assis dans un fauteuil, il fixait la flamme hypnotique sans pouvoir se détacher de cette affaire dont il avait été le premier témoin. Bien que cette tragédie eût mérité une enquête de police, il avait signé l'autorisation d'inhumation à contrecœur. Pour cette action contraire à son éthique, il devait respecter son devoir de réserve, jusqu'à ce qu'un fait tragique vienne corroborer la théorie de celui qui lui avait demandé de se comporter ainsi, le gendarme, futur retraité, lui aussi.

Il savait que Florentin, par d'autres chemins détournés, reviendrait à la charge, sa curiosité prenant trop souvent la place de la sagesse. Il préparait les éclaircissements parcimonieux à offrir à son ami qui ne se contenterait pas de ce premier amuse-gueule explicatif.



**Romans noir**  
**Nouvelles**  
**Contes**

## LES FEUILLES DU MAL

### (Le dernier coup fumant d'Oussama Ben Laden)

*Ceci est une œuvre de l'esprit, entre la réalité et la fiction, un sujet étrangement poignant pour dire à tous : « Ne touche pas la dope, c'est de la merde ! ».*

Ce roman, comme tel, n'est qu'une fiction... Mais peut-on encore aujourd'hui, après la tragédie du 11 septembre 2001, qualifier ainsi une telle histoire ?... Je crains que non ! Lorsqu'en direct, à la télévision, l'on a été témoin des méfaits inouïs issus de l'imagination sans bornes de terroristes, plus rien ne paraît impossible. A l'image des Twin Towers au World Trade Center, réduites en cendre, le fil conducteur de ce récit a tout pour faire frémir. Ici, comme à New York, la réalité dépasse l'imagination en se servant, comme pour l'attaque terroriste, des produits du quotidien, avec de surcroît la volonté de faire très mal et de toucher la population jeune qui cherche une liberté en fumant des pétards.

Le piège de la consommation de narcotiques (en tous genres) favorise la dépendance tout en alimentant l'univers glauque de la vente de toxiques. Toute une chaîne de malfaisants se gave de ce mal endémique tant cela rapporte à l'économie souterraine, avec comme seule ambition non pas de rendre les gens heureux, mais de détruire la conscience jusqu'à l'asservissement de l'humain.

Peu importe la dangerosité de ces drogues, tout n'est que poison, soumission ; cette malfaisance est même favorisée par la vente d'un produit de base qui facilite la consommation de cannabis, premier joint vers la dépendance et le passage aux drogues dites dures. Alors qu'étrangement la loi l'interdit en France... Le produit incriminé n'est qu'un papier au format spécial permettant de rouler plus facilement des cigarettes très particulières. Il n'est vendu que chez les commerçants à la carotte, ou par Internet, mais provient d'une même usine basée en France.

Rassurez-vous, chère lectrice, cher lecteur, les papetiers incriminés déclareront qu'ils ne sont pas responsables - donc pas coupables -, qu'il s'est produit à leur corps défendant un détournement du produit de sa fonction initiale, celle d'envelopper dans un papier fin un petit rouleau de tabac haché...

Il n'y a pas de drogues douces, pas des drogues dures, seulement des toxiques qui favorisent le recours à d'autres drogues encore plus dangereuses qui aliènent la pensée et enferment l'être dans la déchéance. Pourquoi la prochaine attaque terroriste n'userait-elle pas de ce produit, banalisé depuis si longtemps pour toucher là où cela fait le plus mal, notre belle jeunesse, nos enfants ?...

« Les feuilles du mal », est-ce une fiction ou la vision de la monstrueuse réalité de demain ?... A vous de lire !

**I**l y a des matins où se lever à midi devient si fatigant que mes yeux n'ont qu'une envie, rester fermés, se refuser à la vision du monde environnant, pour me laisser là, blotti au chaud sous la couette, et surtout ne plus penser à rien... J'ai toujours eu un mal fou à émerger, à me relancer dans ce quotidien qui, parfois, me donne le bourdon. Vivement la retraite et la belle vie en Algérie alors que je dépasserai à peine la quarantaine ! La première des choses qui me stimule, après le salut aux parents, c'est la lecture du journal. Mais aujourd'hui, j'hallucine, j'éprouve presque des vertiges à la vue de la une, j'en oublie même le thé que ma mère m'a préparé.

En principe la une présente peu d'intérêt dans ma vie, axée vers les pages des faits divers et autres petites annonces fort utiles pour mon business en marge de la société. Je n'en crois pas mes yeux devant le titre écrit en gras : « *Ce 23 septembre 2006, la DGSE annonce la mort d'Oussama Ben Laden...* ». Dessous, une photo - toujours la même - de la terreur planétaire, avec un commentaire de journaliste, très évusif, n'ayant en réalité rien de nouveau à écrire, seulement des supputations venues du contre-espionnage français et d'Al-Jazira, la chaîne de télévision arabe par satellite basée au Qatar. Dans cet article, aucun élément concret n'apporte un début de preuve de la disparition physique de Ben Laden, moult fois annoncée et toujours infirmée par l'intéressé.

Pauvres cons !... Je crains qu'une nouvelle fois, en sous-estimant l'intelligence maléfique de l'homme le plus recherché au monde, tous ont sombré dans la manipulation de masse. Encore une fois Ben Laden userait-il de son aura morbide pour faire passer un message planétaire et donner le départ d'un assaut terroriste à ses cellules dormantes ? J'en suis persuadé, sans connaître bien sûr les tenants et les aboutissants de l'affaire.

D'un geste violent, j'ai broyé ce torchon en prononçant quelques jurons bien de chez nous, de là-bas, de l'autre côté de la Méditerranée, que le Français de souche ne comprendrait pas, pour m'intéresser à mon petit-déjeuner...

Je m'appelle Abou Masri, je suis français, je vis à Sarcelles avec ma famille, dans des tours cradoques depuis ma naissance. A part le business de la drogue, je ne connais pas grand-chose de la vie en société, j'ai du mal à trouver ma place de plus en plus exsangue tant je suis serré de près par les *keufs*. Mon intelligence a pris racine dans cette zone de non-droit où j'excelle, sans jamais avoir eu aux poignets le moindre bracelet. Je suis vierge de toute arrestation, à croire que l'invisibilité s'est posée sur mon job lucratif, à la tune facile, indispensable à l'entretien de parents au chômage depuis trop longtemps. Bien que foncièrement honnêtes, ces derniers ferment pudiquement les yeux sur mes revenus douteux depuis que je leur ai fait la promesse de finir bientôt leurs jours pénards au bled. Là, enfin dans leurs cœurs, je deviendrai vraiment un bon fils ! En attendant ce jour, je dois surveiller de près mes réseaux, bien structurés, bien cloisonnés, avec parfois un brin de sauvagerie, assez significative pour calmer quelques voraces qui voudraient en croquer à ma place...

A part ce travail, rien ne m'intéresse, surtout pas le sort des autres, ils peuvent tous crever la bouche grande ouverte, je m'en contrefous. Je n'ai pas la vocation humanitaire, de moi ils n'auront droit à aucune aide, seulement à mon plus profond dégoût pour leur lente décrépitude après avoir trop acheté ma dope. Tant pis pour eux, ils n'ont qu'à pas venir au ravitaillement !

Je n'ai aucun respect pour cette clientèle qui m'enrichit, qui est à la source de mon opulence. Pour moi ce ne sont que des toxicos de merde, de futurs déchets, dont certains puisés sans complexe ni compassion dans cette jeunesse qui croit s'amuser pour le fun avec mes produits... Si pour elle c'est un jeu, pour moi c'est le début de leur soumission. Je sais que l'habitude leur offrira un plaisir de dépendance de plus en plus caustique, tant ils seront accrochés à la volonté de l'effet hallucinogène, voie directe vers la lente destruction de leur psychisme, de toute une partie vitale de leur organisme soumis à la camisole chimique. Tant pis pour eux si ce sont des cons, des empaffés de première ! Ils n'ont qu'à faire comme moi, je deale mais je ne fume pas, je ne sniffe pas, je ne me *piquouse* pas... J'applique la règle d'or dans ce milieu : ne jamais consommer, rester clean.

#####

Au début, j'ai même poussé le vice jusqu'à m'inscrire à l'ANPE pour me farcir des stages, histoire de paraître encore plus conforme à la faune du cru. J'ai suivi je ne sais combien de formations avant de trouver une couverture vraiment top, alors que mon frère Ahmed perdait ses journées devant l'ordi. Après ses cours à l'université, il potassait, potassait à en perdre le sommeil, le nez dans des revues scientifiques jusque tard dans la nuit. Je ne sais combien d'années il a passé à galérer de diplôme en diplôme, refusant de voir que, dans la cité, l'argent coulait à flots. Ce fric alimentait de barre en barre une économie souterraine florissante, dédiée à ceux qui voulaient en croquer, en usant d'un peu de leur substance nerveuse, sans pour cela leur faire exploser le ciboulot.

Pourtant Ahmed, question cervelle, il était des plus équipés, mais il lui manquait les connexions nécessaires pour comprendre les bienfaits de cette pratique. Ce couillon aux petites lunettes rondes pariait sur l'avenir, un bon métier, un bon salaire, se permettant de me casser les pieds de ses couplets moralistes, tout en se nourrissant des dividendes de mon travail illicite. A vingt-sept ans, alors que j'en croquais à pleines dents - mon Dieu, que j'avais faim ! - Ahmed était toujours à la maison, la tête dans les livres, un peu trop près du Coran à me sermonner. Je n'aimais pas l'entendre s'étendre sur ce sujet !

J'aurais aimé de sa part un peu plus de reconnaissance au lieu de ce perpétuel mépris, car même si mon argent était sale, c'était grâce à lui qu'il pouvait poursuivre indéfiniment ses études. J'étais le seul à gagner le fric du foyer et à financer ses écoles privées, mais Ahmed le buté n'arrêtait pas de me gaver avec sa culture, son savoir et ses prédictions prophétisant pour ma pomme une trajectoire toute tracée, menant tout droit aux quatre murs d'une cellule de prison. Chaque fois qu'il partait dans son délire, je le laissais dire, préférant le deal à toute autre solution, peaufinant un bien précieux, cette bosse du commerce mise à contribution directe... Malgré ses grandes études, cet abruti de frère ne se doutait pas que, dans moins de dix ans, j'aurais mis assez d'argent à gauche pour ne plus bosser, bien avant qu'il ne se retrouve sur le marché du travail.

#####

Mais mon frère oubliait de me dire que, derrière toutes ces victoires, s'étaient cachés la CIA et les Services secrets pakistanais, heureux de trouver dans le djihad afghan assez de musulmans fanatiques et d'intégristes pour affronter la puissante Union soviétique. Peut-être ne le savait-il pas, mais j'en doutais, alors que maintenant il vomissait des propos d'une haine infinie sur ceux qui, en sous-main, avaient permis cette réussite guerrière, oubliant que sans le financement des Etats-Unis, de l'Arabie saoudite et de l'argent (considérable) du commerce de la drogue dans le Croissant fertile, rien de tout cela n'aurait eu lieu.

A l'écouter, c'était du rêve à l'état pur, la lutte du bien contre le mal, à croire qu'un régime islamique serait meilleur qu'un gouvernement communiste, que les Fous de Dieu étaient des enfants de cœur ! Il me cassait les oreilles avec ses phrases apprises par cœur selon lesquelles l'Islam sacré avait été violé par les troupes soviétiques athées - un truc dans ces eaux-là - et que le peuple islamique d'Afghanistan devrait réaffirmer son indépendance... Je n'en avais rien à foutre, pour moi c'était du pareil au même, j'avais d'autres problèmes à régler au quotidien sans avoir envie de me laisser gaver ! Mais lui continuait à me présenter un Ben Laden sans aucune aspérité, un chef de guerre adulé et choyé qui avait pris de plus en plus d'importance, à la tête de moudjahidin entraînés à des techniques de combat très sophistiquées et spécialisés dans différents domaines par des anciens du Viêt Nam, via des agents de la CIA et du Pentagone. Et armés d'un matériel moderne made in USA ou d'ailleurs...

Rien dans ces explications n'avait choqué Ahmed qui continuait son récit, s'enthousiasmant devant cet homme - en délaissant même les principaux chefs de guerre, le commandant Massoud et le général Hekmatiar - qui avait su s'adapter, emmagasiner les savoirs et les connaissances, avant d'affiner une stratégie redoutable. Son application avait usé et déstabilisé la puissante armée soviétique, humiliée et harcelée par une guérilla insaisissable, surtout dès la livraison des missiles sol-air FIM-92 Stinger en 1986. Le contrôle du ciel perdu, l'équilibre des forces changea et ce fut la victoire des guerriers combattants pour l'Islam.

#####

Dans mon délire, j'ai même vu Fadel dans sa djellaba venir féliciter mon frère, tout en joie qu'un tel esprit scientifique ait trouvé l'idée de l'ajout de parfum, ainsi que la formule adéquate pour mener à bien la mission, à la gloire d'Al-Qaida. Il n'avait pas assez de compliments à lui offrir, affirmant que tout cela aurait un retentissement mondial supérieur à l'attentat du 11 septembre 2001, à moindre frais ; qu'il avait bien fait de sacrifier, pour la bonne cause, deux bons musulmans dans ce test de dernière minute pour être sûr de l'effet du produit ; que Ben Laden en personne le féliciterait pour son rôle majeur dans cet attentat planétaire puisqu'il avait mené au mieux sa mission de vérification de la « qualité » des produits utilisés lors de la fabrication des feuilles préencollées de gomme arabique naturelle... Que son intelligence avait parfaitement œuvré contre cette Europe pas assez musulmane, trop laïque, trop permissive, où les femmes trop libérées n'étaient pas assez voilées... Que grâce à son génie, de ce chaos jaillirait un enrichissement hors du commun de spéculateurs très attentifs - bien informés -, prêts le jour venu à gagner beaucoup d'argent à reverser pour la cause terroriste... Qu'il était temps de mettre un terme à toutes ces démocraties prônant des idées de liberté, d'égalité et de fraternité, pour un retour aux sources féodales, à l'image d'Allah et enfin libérer l'Homme par l'asservissement des consciences...

A l'écoute de tant de compliments, mon frère jubilait, prétendant même que, la prochaine fois, il pourrait faire encore mieux et toucher cette fois-ci le grand Satan américain en polluant sa boisson phare avec les mêmes composants : *« Même si je ne mène pas ce projet à son terme, d'autres, en suivant mon procédé, pourront réaliser cette manipulation... »*.

J'étais de plus en plus mal dans ce délire, j'avais l'impression d'être tombé dans un piège, que mon corps se faisait broyer par l'engrenage infernal d'un toxique virulent se propageant dans mon sang, dans tout ce qui régissait mon organisme, au point de détruire une à une mes cellules. Je subissais une torture, une lente combustion de ma chair alors que des griffes acérées n'avaient de cesse de déchirer mes tripes. Elles voulaient extirper je ne sais quelle partie de moi-même dans des spasmes de douleurs aiguës. J'avais l'impression que mon poulx, complètement déréglé, ne savait plus ce qu'il avait à faire, tant il freinait ses pulsations souvent irrégulières, avant d'accélérer de nouveau.

Incapable de toute réaction, je sombrais dans le chaos de ma descente aux enfers. J'avais de plus en plus mal. Je dédiais mes ultimes forces à la quête d'une meilleure position de mon corps sur mon lit de souffrance alors que des frissons glaçaient ma chair sous ma peau devenue blafarde, presque poisseuse. Les nausées du début furent suivies de vomissements d'une rare nourriture ingérée, vite remplacée par des liquides sanguinolents, au gré de crampes abdominales insupportables. Un froid mortel envahissait tout mon organisme, éteignant sur son passage la moindre radicule de chaleur de mes tissus privés soudainement d'oxygène. Je paniquais alors que je vomissais un produit amer et rouge et que mon anus dilaté libérait une infâme diarrhée à l'odeur putride. Je devenais un tas de merde sans personne pour me sauver.

Ma tête paraît vouloir implorer, plus rien n'a l'air de résister à une pression telle que bientôt ma calotte crânienne explosée ne sera plus qu'un trou béant, répandant sur les murs les résidus épars de mon existence maléfique, ma cervelle de dealer de merde... Mes lèvres maintenant sont du feu, je ressens des brûlures autour de la bouche, une combustion de douleurs dans la gorge, sans que je puisse crier ou appeler à l'aide. Mes yeux n'ont plus rien à m'offrir sinon une vision détachée, un flou perpétuel, alors que mes oreilles se parasitent de bruits stridents... Je me meurs par petits bouts, torturé de crampes d'estomac ; j'ai soif, ma respiration se fait difficile, bientôt je vais sombrer dans l'inconscience, avec la mort en final, comme ce con de Mouloud qui ne doit pas comprendre les raisons de sa captivité. Lui aussi aura la même fin que la mienne, lente et redoutable de monstruosité, à l'image de nos deux gagne-pain respectifs...

#####

Alors que je sombrais dans un état comateux m'est parvenu un bruit fort, comme une explosion de la

porte d'entrée, suivi des cris d'horreur de mes parents avec l'irruption de gens arrivés en puissance dans l'appartement.

« A terre... Ne bougez plus !... Il est où votre fils Ahmed Masri ?

— Il n'est pas là, je ne sais pas où il est... ».

Mon père, tout tremblant, répondait à la question alors que la porte de ma chambre, elle aussi, venait de voler en éclats. Qui pouvaient être ces personnes aussi virulentes, parlant fort et d'un air autoritaire ?

« Vite, une ambulance !... Lui aussi est atteint, il est presque cuit !... Putain que ça pue ! »

Je ne percevais que des ombres, le flou devenait mon royaume, avec de-ci de-là la perception de mots à peine audibles.

« Relevez-vous monsieur et vous aussi madame... Vous allez nous suivre au poste !

— Pour quoi faire ?... Que voulez-vous ?..., hoquetait ma mère.

— Vous vous foutez de nous ou quoi ?...

— Mais non, monsieur le policier... Il a fait quoi mon fils ?

— Vous ne regardez pas la télé, madame ?

— Si, mais nous l'avons éteinte car toutes ces images me font peur, la mort de tous ces pauvres gens m'effraie...

— Arrêtez ces sornettes... Vous vous expliquerez au poste !

— Je vous jure monsieur le policier, c'est vrai !... »

Alors que les autres policiers faisaient main basse sur les fameuses valises et que des ambulanciers m'emportaient sur un brancard, le chef agacé par l'étonnement de mes parents, intima l'ordre d'allumer le poste de télévision. Alors ce fut le choc... Ma mère tomba dans les pommes tandis que mon père, bouche bée, n'arrivait plus à formuler un mot, à la vue de la photo de ce frère si génial, si doué, présenté comme un dangereux terroriste recherché par toutes les polices...

## Et alors ?

Meurtre au 13<sup>ème</sup> salon du livre de Boé

### EXTRAIT

— Mon petit Laurent, où l'as-tu mise mon amie Daphné ? J'espère qu'elle est bien placée car, si elle est ici, c'est grâce à moi. Tu sais, c'est une bonne copine et de plus si tout va bien, elle aura le prix Goncourt cette année. Tu sais mon petit Laurent, c'est un très grand honneur qu'elle nous fait en venant...

L'attachée culturelle de la ville de Boé, revenue d'une longue convalescence entrouvrait le livret bleu de la manifestation tout en déambulant dans le couloir menant dans l'immense salle.

— Ne vous inquiétez pas, je l'ai mise à une bonne place, juste à côté de Tito Jaffré, un dernier venu qui m'a téléphoné il y a à peine une semaine...

Il ne put terminer sa phrase.

— Que dis-tu ? Ne me dis pas que tu l'as invité ?

— Mais je ne l'ai pas invité... C'est lui qui m'a téléphoné, je l'ai pris en remplacement de...

Laurent regardait sa responsable blêmir sans vraiment en comprendre la raison.

— Mais tu es fou ou quoi ? Tu l'as vraiment invité ?

— Oui, pourquoi ?

— Tu ne lis jamais la presse littéraire, non ? Pour toi, la culture c'est quoi ? C'est un champ de betteraves ?.. Un verger de prunes d'ente ? Des pruneaux d'Agen ?

Elle était dans tous ses états, ses mains sémaphores n'avaient de cesse de gesticuler tant cette nouvelle l'ulcérât.

— Tu aurais pu m'en informer...

— Mais Madame...

— Quoi Madame, le téléphone c'est aussi un moyen de communication, je n'étais pas moribonde que je sache, une convalescence après un accident d'automobile ce n'est pas l'antichambre du cimetière !

— Mais Madame, je croyais bien faire !

— Arrête de me couper la parole avec tes plaintes...

Il y eut un silence dans cette effervescence électrique, le responsable de cette bévue ne savait que dire ni que faire, ignorant la cause d'une telle colère.

— La presse, tu ne lis jamais la presse littéraire ? Quand on bosse au service culturel d'une ville, il faut s'informer !...

Elle souffla longuement, recherchant le calme intérieur avant de se tourner vers son bras droit qui rougissait tout en piaffant.

— Mon petit Laurent, sais-tu qui est Tito Jaffré, ce qu'il a écrit ?

La mine triste, il secoua la tête. Cette mimique désopilante affligea encore plus la responsable qui, au lieu de lui expliquer le pourquoi d'un tel courroux, partit en criant dans la grande salle grise.

— Tito Jaffré... Mais quelle idée, mais quelle idée !

L'attachée culturelle tournait autour des tables mises à la disposition des auteurs et des divers stands pour amuser les enfants... Tout était fin prêt pour cette manifestation, ses subalternes avaient vraiment bien travaillé. Mais cette annonce la courrouçait au point qu'elle ne pouvait s'empêcher de marmonner :

— Tito Jaffré... Mais quelle idée, mais quelle idée !

Elle regardait d'un air morose les décors aux couleurs agressives, les longs bambous peints tombant du plafond en fagot, les guirlandes scintillantes, s'arrêtant devant les paravents habillés de monstres fantastiques, tandis que l'éclairagiste affinait les lumières. Laurent se grattait la tête d'inquiétude il la regardait faire son tour d'inspection sans vraiment comprendre son courroux.

— Tito Jaffré... Tito Jaffré... Mais quelle idée, mais quelle idée !

Quand elle fut au niveau de son assistant, elle le fixa avec ses yeux des mauvais jours en l'interrogeant :

— As-tu lu un de ses livres ? As-tu lu son dernier ?

— Non, je n'ai pas eu le temps. J'ai dû m'occuper de tout, vous n'étiez pas là, j'ai fait pour le mieux. Et puis nous avons eu des défections de dernière minute, on m'a dit qu'il était bon, très réaliste, alors...

— Ah ça, pour être réaliste, il est réaliste... Tiens, j'ai son dernier roman dans mon sac, *Meurtre au paravent*, je te conseille de le lire avant demain. Mais quelle idée, mais quelle idée tu as eue là ! Il faut que j'en informe le Maire. Il va être content le Maire, il va être content !

Laurent resta immobile dans la grande salle, le livre dans ses mains, tandis que les employés de la municipalité quittaient l'endroit fin prêt pour la manifestation. Impossible de s'adonner ce jour à la lecture, il préféra joindre Kamila de son téléphone portable.

— Dis-moi, toi qui lis beaucoup, tu connais un dénommé Tito Jaffré ?

— Tu rigoles ou quoi ? C'est l'un des deux favoris du Goncourt avec Daphné !

— Ce n'est pas vrai ?

— Si je te le dis !

— Mais c'est incroyable, nous les avons tous les deux cette année ? se réjouit Laurent.

— C'est vrai, il vient ? Ah ça c'est chouette !

— Ouais ouais ! Mais il écrit quoi, ce Tito Jaffré ?

— Il écrit des romans noirs, comment te dire ? Des romans très... très réalistes ! Au point que la police le suspecterait...

Il lui coupa la parole, faisant le rapprochement avec le courroux de sa responsable.

— La police ? Que vient donc faire la police ici ?

— Dans la presse littéraire, même dans la presse d'investigation, il fait les gros titres tant ce qu'il écrit se rapproche de la réalité. Des enquêtes judiciaires ont même été diligentées sans qu'on puisse l'incriminer.

#####

Laurent avait mal dormi, tout s'était mélangé dans sa tête. Une angoisse inexplicquée l'avait assailli après la discussion houleuse avec sa responsable. Pourtant tout était fin prêt pour cette 13<sup>ème</sup> fête de la lecture, au thème si prometteur, « De l'origine du mystère ».

Tout se présentait sous les meilleurs auspices, les tapisseries de signes se balançaient au gré de la soufflerie, les derniers stands se bâtissaient sous les injections des marteaux, les lumières assaillaient les fantômes du matin... et lui n'avait de cesse de se répéter : « *Pourvu que cela se passe bien, pourvu que cela se passe bien...* »

Les premiers participants investissaient la salle lorsqu'il croisa le regard noir d'Ursula, laquelle venait droit sur lui.

— Dis donc, Laurent...

La jeune femme serrait avec effort un paravent noir, deux collègues traînaient derrière elle des grilles pour pendre des affiches.

— Dis donc, Laurent... ton paravent...

— Qu'a-t-il donc mon paravent ?

La jeune femme insistait.

— Lattitudes, l'association... tu te souviens ? Bon, je voulais juste te dire, ce n'est peut-être pas important, mais... le paravent que tu leur as donné, il était dans le local depuis un moment.

— Et alors ? Ce paravent ou un autre, où est le problème ?

— Quand je l'ai décapé, j'ai trouvé inscrit un message en rouge, comme si c'était du sang.

— Qu'est-ce que tu me racontes là ? Ce n'est pas parce que cette année le thème de la manifestation est le mystère que tout d'un coup l'étrange doit surgir, que l'hémoglobine doit couler...

— Je ne rigole pas Laurent, il y avait marqué : « Meurtre au paravent », j'ai tout effacé bien sûr. Je voulais seulement savoir si c'était toi qui m'avais fait cette mauvaise farce ?

— Tu penses que je n'ai que cela à faire ?

Ursula ne sut que penser, elle reprit son cheminement.



# **Nouvelles Contes**

# Une lunette presque humaine

## Nouvelle

Thème « désobéissance »

### Une lunette presque humaine

Cette nuit encore, la nature avait effacé pour un temps les horreurs de la guerre. Sous les couches superposées d'une neige magique, l'illusion de la netteté s'étalait à perte de vue. Depuis l'aube, un bleu azur peignait l'espace au dessus de toute chose, de tout être, mort ou vivant, dans une contrée où la tuerie se plaisait à régner.

Dans ce somptueux décor hivernal, l'Homme-animal détruisait son propre reflet de ses griffes de feu pour un gain de terre, un rien d'honneur guerrière. Ici, depuis trois années les armes suppléaient la beauté de la parole, les mots devenaient missiles, mitrilles, bombardements, pour un immense gâchis de la vie.

Du haut de son repaire surplombant la cuvette où la ville respirait une envie de quiétude, un soldat assassinait le temps par des tirs à l'improviste sur les gens d'en bas. Fort de son arme et de sa position dominante dans un abri violenté par un vent glacé, il guettait. Regarder trop intensément dans une même direction affaiblissait son acuité visuelle et le faisait dévier de son objectif. Afin de se concentrer et se délasser, son regard se recomposait dans l'éternelle beauté des cimes enneigées. Pour cet homme sanguinaire, la neige n'avait aucun attrait, dotée d'une seule faculté, celle de ralentir les pas des formes qui déambulaient péniblement sur elle.

Malgré un horizon azuré, le degré sous zéro retiendrait tard dans la matinée les habitants chez eux. Loin de ce problème barométrique, le militaire habitué à de longues attentes frileuses patientait. Confortablement installé dans un uniforme chaud, il espérait sans trop s'en faire la sortie de son gibier pour parfaire son entraînement quotidien. Il maintenait son impatience en caressant son arme comme pour l'entendre ronronner. Le frôlement constant sur l'acier se confondait en un attouchement sexuel pervers sur l'outil de mort qu'il défiait. Son geste se fondait dans une routine et machinalement sa main plongeait dans sa poche pour en extraire un mouchoir de fin coton qui lustrait méticuleusement les deux côtés de la lunette, avant que cette dernière ne vienne prolonger sa vision prédatrice.

Lui, par elle, il regardait, mais il ne s'était aperçu de rien. Trop pris par le jeu ignoble de la terreur - tuer pour tuer - l'évolution de sa fidèle lunette passa inaperçue à sa vue. Pour cette sentinelle, elle n'était et ne serait rien qu'un objet sans autre finalité que de servir la perversité de son être.

Au fur et à mesure que passaient les journées additionnant les assassinats de gens, elle, simple objet, hérita de l'incroyable faculté de la compréhension, de la réflexion, source balbutiante de la conscience. Dès lors, devait-elle laisser indéfiniment l'Homme civilisé se métamorphoser en bête de proie ? Devait-elle agir et contraindre l'humain à tutoyer la sagesse ?

Quand les hostilités prirent le dessus sur la civilité, la lunette n'avait pas ce problème de compréhension, elle était tout naturellement sans réaction. Son voyeurisme omniprésent la laissait indifférente à une quelconque émotivité. De chaque côté les munitions alimentaient la boucherie humaine, le temps que se dessinent les limites de

l'intolérable à ne pas franchir et la lunette s'accommodait fort bien de cette fonction, elle regardait l'autre à tuer.

La facilité fut de massacrer au lieu de négocier, puis vint le statu quo. Depuis, chacun se figeait dans son retranchement, laissant les tirs sporadiques d'armes automatiques égrener patiemment la population la plus menacée.

Suivant son habitude journalière, la lunette superposée sur un tube en acier donnait du volume au minuscule, pour cette sentinelle qui attendait une luminosité suffisante pour cadrer sa visée. De sa position de gauche à droite, elle suivait l'autre sans être vue dans la ville assiégée. C'est alors que sans en connaître la raison, une intruse cosmique l'envahit, et l'irradia. Le surnaturel, l'impensable, bouscula le réel, modifiant sa structure qui devint mutante. Cette étrangère colonisa de toute sa force l'intérieur de ses particules, annihilant sa passivité d'objet. Cette intrusion fut d'une violence insoupçonnée. L'infiniment petit à dose massive l'imprégnait, la choquait, la violait tant et plus qu'il en modifiait ses quanta. Les éléments tel que l'eau, le vent, le soleil, l'haleine chaude et humide de l'homme s'unirent et émoussèrent sa rusticité, lui octroyant une sensibilité. Cette réaction chimique, pour ne pas dire alchimique, eut la faculté de contraindre le corps solide non cristallin. Dès lors, de ses particules s'échappait une évolution qu'elle traduisait dans son comportement par l'amorce d'un questionnement. De prime abord, la lunette ne pourrait plus fonctionner comme avant, elle aurait à réfléchir aux conséquences de sa présence dans l'action. Il ne lui serait plus possible de se cantonner dans la passivité face à la tragédie qu'elle vivait au quotidien. En vérité, ce bouleversement venait de concrétiser l'hypothèse la plus folle, la plus surréaliste de tous les temps, il était la preuve sans aucun calcul que cela fonctionnait. Il venait de voler aux scientifiques leur rêve le plus fou, celui de pouvoir faire vivre la matière face à l'antimatière.

Face à cette mutation, quand sa lucidité se perdait dans ses multiples visées, la lunette se raisonnait par une légère dépression : se poser autant de questions n'avait point de raison d'être puisqu'elle n'était que de la matière façonnée. L'objet n'existait que pour son utilité, il n'était doté d'aucune sensibilité, d'aucune réflexion, qualités propres à l'Homme. Elle le savait fort bien. Mais dans le secret de ses opinions personnelles se creusait une profonde fracture de nature intelligible. Des questions sans réponse tourmentaient sa vision et parfois la limpidité du cristal se voilait d'une fine pellicule de buée qui obstruait sa visée. Dorénavant rien ne serait simple pour elle, rien ne serait définitif, fini le jugement hâtif pour cet objet en pleine évolution. C'était le commencement de sa révolte, et le balbutiement de sa désobéissance faussait par intermittence la ligne de mire.

Pour le moment la lunette se cantonnait à sa fonction, elle grossissait. De sa position dominante elle surveillait une fort belle avenue qui depuis le tout début des hostilités ne retenait plus le chaland. Elle aidait un fusil à semer la mort comme un paysan une graine pour n'en récolter que haine et désolation. De l'épi de la vie, le civil démuné se détachait sans en connaître la raison et se perdait à tout jamais dans l'espace sidéral où l'esprit se libère du corps.

Une ambiance irréelle quadrillait cette bande de terre d'une ligne imaginaire qui dessinait la cartographie théorique de la portée des projectiles à ne jamais franchir sans appréhender le néant. Dans ce grand stand de tir pour fête foraine à échelle humaine, d'imperturbables figurines défilaient en position d'être détruites. Dure loi, celle de subir sans voir, tout en sachant que la balle est peut-être en partance pour exploser sa propre chair, devenue cible et réduite en un corps mort.

La mort enveloppait le moindre mouvement d'êtres obligés de se déplacer sur ce boulevard exposé. Un boulevard au revêtement quasiment inexistant, encombré de véhicules épars, que le feu avait léchés et explosés en des formes déchirées. Il était la frontière de l'éphémère et de l'au-delà. Des débris, des trous d'obus, des impacts de balles et quelques restes de vêtements tachés de sang, rappelaient aux plus étourdis que le moment présent se confondait souvent avec l'ultime instant pour l'égaré de la prudence. Ici, en un éclair de feu, le jour deviendrait nuit dès que le froid de l'acier léserait en un impact une partie vitale de sa carcasse. Sur cet espace si bien dégagé, l'aile de la mort planait à toute heure de la journée par temps clair. Des gens apeurés le parcouraient en bravant l'interdit face à l'arme sélective et définitive. Seules des personnes pressées et contraintes par le besoin irréprouvable du comestible à trouver s'y aventuraient sans jamais s'y attarder. La peur de rencontrer la nuit éternelle de la vie les rendait méfiants et peu prompts à faire face aux aléas d'un danger permanent. Ils zigzaguaient de trottoir en trottoir, recherchant asile et protection face à l'invisible destruction qui surgirait sans rémission. De cette trouille viscérale il résultait un déplacement chaloupé qui de loin, en prenant du champ, paraissait être une danse saccadée. De leur cheminement macabre se dégagait une chorégraphie harmonieuse pour petits rats de l'opéra. Ils inventaient les pas de danse d'une valse sans musique sur un rythme incertain sans jamais s'accorder un temps de repos. Ici un temps mort sur la partition de la vie fixait à tout jamais l'hallali de sa propre espérance. Outre la recherche de la nourriture, les assiégés privés de tout rajoutaient aux simples tracasseries du quotidien la dureté de la marche. La neige n'arrangeait rien, elle amplifiait la difficulté, multipliait le risque, et gare à celui qui serait un point fixe trop longtemps.

Alors que la vigie trépidait dans son coin retiré, il vit se mouvoir tout là-bas un point noir qui salissait le manteau neigeux. Chaque pas trouait la neige et droit en face de son repaire arrivait une victime.

Une tache qui bouge ne pouvait être qu'un humain prêt à se mesurer à sa dextérité. Le guetteur colla son œil sur le verre, et en eut la confirmation : l'ennemi était là devant lui, bien en enfilade, il avançait dans l'espace comme un conquérant, et lui devait gagner, il devait le repousser.

De sa position de cible mouvante, l'autre, l'habitant de la ville, affrontait l'invisible meurtrier embusqué qui sélectionnait sa visée au gré des passages. Telle une fourmi humaine, cette silhouette avançait, prise de panique à la pensée de rencontrer à l'improviste sa ligne de mort, point final à sa destinée. Au fur et à mesure que venait à lui cet audacieux, le tireur maîtrisait sa respiration. Son gant libéra ses doigts pour une meilleure sensibilité de la gâchette. D'un geste sec, « crac-crac », il enferma dans la chambre une seule balle qui attendrait sa percussive. Le fusil suivait la progression pénible du citoyen dans le dédale des objets enfouis qui le faisaient trébucher.

La lunette à ce moment reproduisait fidèlement ce qu'elle voyait. Encore quelques mètres, encore quelques obstacles à dépasser, et la cible serait fin prête à recevoir le projectile. Facile tentative, là où il était placé, le futur mort ne pouvait dévier, il arrivait droit devant.

La bonne distance venait d'être dépassée et l'homme à tirer, trop fatigué de perdre son équilibre sur ce sol enneigé stoppa net son avancée. La lunette rapporta son regard qui vint au contact de celui du tireur. L'homme de la visée eut un rictus de contentement. L'autre, l'inconnu à déplacer dans l'autre monde, adoptait une attitude presque insolente, il semblait dévisager le futur meurtrier.

Il restait là, figé par la beauté de ce qu'il voyait : la nature avait camouflé la laideur de la guerre et habillé la montagne de blanc. Pris par ce sentiment d'extase, il en oubliait l'instant actuel et l'endroit où il se trouvait. La sentence à telle arrogance eut la réponse adéquate, l'assassin ajusta sa cible et pressa la gâchette. Au dixième de seconde prêt, celui qui s'était aventuré sur cette avenue pour un motif dépassant sa raison d'être allait être réduit au silence. La balle s'envola comme prévu pour l'éclat de la vie et fila droit devant elle. Sûre de sa précision, elle atteindrait sans peine son objectif. Elle perçait le vide de l'atmosphère à toute vitesse pour ce qui ne serait qu'une formalité. Elle était trop pressée de rencontrer l'autre qu'elle ne connaîtrait jamais, sauf pour lui avoir ravi sa vie sans avoir douté de sa finalité.

Le face à face prenait fin, l'impact était proche et l'homme à effacer était arrêté. Il était la cible idéale pour un tireur.

Mais la balle se perdit aux pieds du sursitaire, dans la terre fertile qui fait s'élever les arbres, les fleurs et pousser la vie dans un potager. La raison du verre poli fut supérieure à l'acier et désobéit. La matière prit conscience de l'importance de cet impact et décala de quelques millièmes la vision du tireur embusqué. Ce fut une énigme pour la cervelle humaine qui ne comprit pas le pourquoi de cette erreur.

La lunette mutante désobéit et elle sauva la vie.

# Un chat ravit une envie de chiens !

## Nouvelle

Thème « L'art de vivre »

Un chat ravit une envie de chiens !

Le feu n'arrivait pas à prendre tant l'ambiance humide de l'âtre se refusait à sa gourmandise. Son ambition prédatrice se résumait à une timide flamme épuisée au seuil de la minute sur un bout de papier froissé disparu dans une volute de fumée bien vite rendue à l'invisibilité. Une seconde, puis une troisième allumette tentait de réactiver le starter de la combustion, attisée maintenant d'un léger courant d'air échappé du soufflet à vent domestiqué.

La répétition de l'acte stimulait des flammèches de plus en plus ambitieuses, dévoreuses de journaux chiffonnés et de brindilles réduites en menus morceaux. Des « crac-crac-crac... » annonçaient la capitulation de la matière fibreuse soumise à la faim insatiable du feu qui déjà entamait l'écorce d'un chêne sec débité en bûches régulières.

La lumière de la combustion de plus en plus importante envahissait le devant du foyer où deux chiens sagement allongés se chauffaient. Ils étaient là, étendus sur le dallage Bordeaux, profitant de l'agréable bien-être d'un léger massage d'une brûlure promenant sa caresse sur leur couverture de poils. De temps en temps, l'endormissement des bêtes se perturbait d'un départ précipité, d'un mini feu d'artifice d'éclats de braises, provoquant un sursaut peureux de leurs corps convulsifs. Puis, la surprise éteinte de toutes craintes, ils les retrouvaient la position de la bienveillante léthargie sans pour cela négliger la surveillance perpétuelle de sons étrangers.

Une émulsion de bruits et d'odeurs en progression constante dénonçait la préparation d'un repas goûteux dont les émanations de plus en plus pressantes se rapprochaient de la truffe sensible. Elles activaient le mécanisme de la faim tout en stimulant l'envie subite de se nourrir alors qu'à quelques centimètres de la tête passait un chapon dodu, nu de toutes plumes, au bout d'une ficelle.

- « Allez poussez-vous les chiens ! »

La voix autoritaire du maître de cuisine bousculait le confort des bêtes tandis qu'à un mètre de la braise, juste au niveau des crocs, le volatile s'était mis à bouger. Il tournait au rythme régulier d'une corde accrochée à un crochet planté à l'intérieur de la cheminée, se défaisant à la manière d'une vrille verticale. Ce système, allié d'une cuisson culinaire, donnait une mole rotation à l'animal qui rôtissait de toute part, tout doucement, selon le sens de sa trajectoire s'inversant régulièrement. Au bout de tant de mouvements, de chaleur constante, la pièce se dorait dégoulinant d'une sueur suave échappée de la chair et de l'abdomen cousu de fil blanc.

Ce dernier retenait à l'intérieur de la carcasse une fine farce de champignons, d'oignons confits et d'herbes aromatiques dont le jus tombait en gouttes régulières dans une lèchefrite où s'emprenaient des tartines de pain dur. Tout à côté, enfoui dans de la cendre chaude, des pommes de terre perdaient de leur dureté, ramollissant doucement au point d'être curées sans effort par la cuillère nourricière. Accrochée à la crémaillère, la soupe aux

légumes divers glougloutait dans sa marmite généreuse de panaches d'humidité mêlant sa spécificité aux autres émanations.

Les chiens n'avaient de cesse de se rapprocher tant leurs yeux désireux d'envies gustatives n'en finissaient pas de suivre la danse pivotante de la volaille toute dégoulinante d'exhalaison. Ils étaient là, admiratifs et baveux devant l'âtre, à perturber de leur présence encombrante le travail du cuisinier.

- « Allez ! Dehors les chiens ! Maintenant laissez-moi travailler ! »

Tête basse derrière la porte de la cuisine verrouillée à leur envie, ils restaient prisonniers, démunis de toute possibilité de recours. Leur piteuse déroute ouvrait la voie royale au « greffier » de la maison, animal avec qui toute cohabitation devenait source de conflits. Lui, fier de cette mise à l'écart, paradait, manifestant son contentement par des frottements de son pelage contre les jambes du maître. Les signes d'allégeance finis, sans effort il accédait d'un bond à la table où la ripaille de qualité saurait mêler vins fins et mets variés sous la voûte du palais des invités. Il avançait sur la nappe aux motifs brodés, joliment encombrée de verres en cristal, d'assiettes de porcelaine, de couverts en argent et de serviettes maculées.

Indifférent à tant d'ornements, le chat promenait sa présence tout au long d'un défilé d'obstacles, dans un lent slalom d'acrobate. Il rasait sans les renverser tous ces objets de la convivialité mis à la disposition d'une composition d'un savoir recevoir dressé au cordeau.

- « Non ; non ; non ; non ! Ce n'est pas la place du chat sur cette table... »

Une main douce le prit sous le poitrail avant de le poser délicatement sur une chaise près de la cheminée suivi de caresses rassurantes dont il se repaissait à outrance. Il n'en finissait pas de s'étirer, de susciter le passage répété des phalanges sur son corps sujet aux ronflements sourds.

« Aurait-il faim le félin de mon cœur ? Dis fripouille, as-tu faim ? »

Dans la question se trouvait la réponse bien vite déclinée en un réconfort pour estomac à rassasier. Le chapon à point s'arrêta de tourner le temps de détacher les ailerons qui, désolidarisés des os, se retrouvaient dans une assiette accompagnée d'un bout pain imbibé de suc de cuisson.

Indifférent à la qualité, le goulu animal s'empressait de tout avaler à bouchées rapides tandis que derrière la porte vitrée de la cuisine, les piteux canidés biglaient sur cet état de fait. La salive de leur envie sèche de toute illusion se tarissait aux sons de gémissements étouffés. Devant eux, l'impassible mangeur de souris festoyait du précieux met préparé pour des convives qui tard dans la soirée, après s'être sustentés, laisseraient aux chiens un mesquin relief décharné.